

# La propagande belge et l'image de la Belgique aux Etats-Unis pendant la Première Guerre mondiale

MICHAËL AMARA

Licencié en histoire de l'U.L.B.

---

## INTRODUCTION

La Première Guerre mondiale vit naître toutes les techniques de la propagande moderne. Dès les premières semaines du conflit, la manipulation des opinions publiques apparut à tous les belligérants comme un élément essentiel de leur effort de guerre. Non contents de procéder à l'extraordinaire étalage de leurs forces humaines, militaires et économiques, tous les gouvernements firent appel à une mobilisation des consciences sans précédent tant à l'intérieur de leurs frontières – pour encadrer le moral de leur population – qu'à l'extérieur.

Deux facteurs essentiels permirent de donner à cette mobilisation une ampleur nouvelle. Les progrès techniques accomplis dans le domaine de la communication depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, d'une part et l'existence de pays neutres qui acquièrent la capacité par leur engagement moral, économique ou militaire de briser le relatif équilibre des forces en présence, d'autre part provoquèrent un intérêt croissant pour les techniques de propagande et un besoin quasi vital d'influencer au mieux de ses intérêts l'opinion internationale.

Si de nombreux historiens européens se sont penchés sur cette question depuis une vingtaine d'années,<sup>1</sup> l'historiographie belge n'offre encore qu'un éclairage partiel sur l'histoire de notre propagande. Aussi, le mémoire de licence dont est issue cette contribution constitua une des premières tentatives de synthèse sur le sujet.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> On trouvera un aperçu de ces travaux dans R. COLE, *Propaganda in twentieth century. War and Politics. An annotated bibliography*, Pasadena, 1996, pp. 88-133.

<sup>2</sup> M.AMARA, *La propagande belge durant la Première Guerre Mondiale (1914-1918)*, Mémoire de licence inédit, U.L.B., Bruxelles, 1998.

Mais pourquoi s'intéresser ici aux Etats-Unis? Face à cette question, deux réponses s'imposent. Premièrement, l'omniprésence du cas belge dans les préoccupations américaines permet de se faire une idée précise du poids du mythe de la "Poor Little Belgium" et de l'efficacité de la propagande belge. Deuxièmement, le contexte américain comporte l'avantage d'offrir le cadre multiforme d'un pays ayant été à la fois neutre, Allié et puissance incontestée de l'après-guerre.

Suzanne Tassier, en consacrant à cette question un ouvrage qui, 50 ans après sa publication, reste une référence, dégagea les grandes lignes du mythe. Pour autant, son étude, basée quasi exclusivement sur des sources américaines, n'aborda que très sommairement l'activité des propagandistes belges installés aux Etats-Unis. De plus, en se limitant à l'Amérique neutre, elle se priva d'un éclairage essentiel sur l'évolution du mythe et de notre propagande. A noter enfin que les chercheurs américains ne se sont jamais véritablement penchés sur la question. Leurs travaux consacrés à la Première Guerre mondiale se sont souvent attachés à décrire les grandes tendances de l'opinion publique américaine. Ceci les amena tout naturellement à étudier la propagande menée par les Alliés aux Etats-Unis. Cependant, aucun d'entre eux ne décrivit les grandes lignes de la propagande belge.<sup>3</sup>

Cet article s'inscrit donc dans une double perspective. Premièrement, il offre une vision relativement complète des méthodes et des techniques utilisées par notre propagande: articles de presse, brochures, conférences, expositions, films,... Deuxièmement, il met clairement en évidence les singularités de la propagande belge.

Dès lors, cette étude s'articulera autour de deux questions essentielles. D'une part, nous tenterons de définir la mesure et la nature du mythe belge dans l'opinion américaine. D'autre part, nous nous attacherons à mettre en évidence le rôle que joua la Belgique dans l'élaboration de ce mythe. Ces deux axes nous permettront de dégager les singularités qui font de la propagande belge un cas unique. En effet, le cas belge fit l'objet d'une instrumentalisation qui l'amena, dès 1916, à lutter contre une image dont l'élaboration lui avait considérablement échappé. Nous verrons ici de quelle manière la Belgique tenta de se forger une nouvelle réputation et dans quelle mesure elle y réussit.

---

<sup>3</sup> L'historiographie américaine relative à la Première Guerre mondiale fut marquée pendant l'entre-deux-guerres par un courant dit "révisionniste" qui s'attacha à prouver combien l'intervention américaine avait été une erreur. Deux éminents représentants de cette école - W.Millis et H.C.Peterson- n'envisagèrent la question belge que sous l'angle de la propagande anglaise. Les études plus récentes, si elles reconnaissent l'existence d'une propagande belge aux Etats-Unis, ne s'y sont pas attardées.

Loin de nous l'idée de vider ici une question si vaste et si complexe. Cet article doit se concevoir comme une modeste contribution à une question négligée par l'historiographie belge. Ainsi, nous avons délibérément laissé dans l'ombre des questions telles que le fonctionnement et le rôle des oeuvres de charité ou la validité des thèmes de notre propagande. Bornons-nous ici à en citer les principaux: violation de la neutralité belge, négation des prétendus accords militaires entre la Belgique et la Grande-Bretagne avant-guerre, rudesse du régime d'occupation, atrocités commises lors de l'invasion, courage de l'armée et, dès 1916, refus de la séparation administrative et condamnation des déportations de civils belges.

## I. LA QUESTION BELGE AU COEUR DE LA NEUTRALITÉ AMÉRICAINE

### 1. Le mythe de la "Poor little Belgium" et ses conséquences sur l'image de la Belgique

En août 1914, notre petit pays était inconnu de la plupart des Américains et les rares qui le connaissaient n'en possédaient souvent qu'une image très négative héritée des grandes campagnes anticolonialistes du début du siècle. Or, en quelques jours, la Belgique focalisa sur elle l'attention de toute l'Amérique. Dès ce moment, la question belge occupa une place privilégiée dans l'opinion américaine. Cette omniprésence du cas belge s'explique par différents facteurs.

#### *a. La propagande anglaise*

La violation de la neutralité belge offrit à la propagande anglaise l'occasion de distribuer publiquement les rôles de la tragédie européenne. Si les Franco-Britanniques s'imposèrent comme les défenseurs du Droit, l'Allemagne endossa seule la responsabilité de cette guerre. Vu à travers le prisme belge, le conflit européen devint rapidement une guerre du Droit contre l'Injustice. En injectant une dimension morale à la perception du conflit, la question belge permit de clarifier les enjeux d'une guerre qui paraissait bien lointaine à une grande majorité des Américains.

Ainsi, dès les premiers jours de la guerre, la Belgique devint l'instrument essentiel de la propagande anglaise. Le monopole des liaisons télégraphiques que l'Angleterre s'était arrogée dès les premiers jours du conflit offrit à la Grande - Bretagne la possibilité de profondément influencer les médias américains. En fait, les Allemands ne réussirent jamais à réparer le tort qui leur fut fait pendant le mois séparant la coupure des câbles transatlantiques

de la mise en place d'un réseau T.S.F. reliant le Reich à l'Amérique. Ceci fut d'autant plus dommageable pour elle que l'essentiel des polémiques qui agitèrent la presse dans les premières semaines de la guerre concernèrent la Belgique, point faible de la propagande allemande. Désormais, l'Allemagne allait tirer le boulet belge pendant plus de deux ans et le handicap fut d'autant plus grand qu'elle n'avait pas été en mesure de se défendre efficacement dans les premières semaines de la guerre.<sup>4</sup>

La propagande anglaise abreuva la presse américaine de récits d'atrocités commises par les troupes allemandes, gonfla systématiquement des événements comme le bombardement d'Anvers ou l'incendie de l'Université de Louvain et popularisa l'image d'un peuple belge érigé en symbole vivant des dérives du militarisme allemand. (O'Keefe, 1972, 20-37)

Mais le rôle de la Belgique dans la lente érosion de l'isolationnisme américain ne s'arrêta pas aux événements de 1914. En mai 1915, la propagande anglaise profita de l'émotion causée par le torpillage du *Lusitania* pour remettre le cas belge sous les feux de l'actualité. La sortie de presse, 5 jours après le drame, du *Report of the Committee on Alleged German Outrages* ou *Bryce Report* sur les atrocités commises en Belgique par les troupes allemandes se révéla particulièrement efficace. Dans l'émotion du moment, le rapport fut reproduit *in extenso* dans de nombreux journaux et plusieurs conférenciers furent envoyés outre-Atlantique pour colporter ces récits terrifiants (Haste, 1977, 95). La mise en parallèle des deux événements – torpillage du *Lusitania* et invasion de la Belgique – imposèrent un peu plus l'image d'un peuple brutal, inhumain et dangereux.

Début 1916, plusieurs propagandistes anglais avouèrent leur étonnement face à l'efficacité et à la permanence du mythe: "*Belgium has become almost an American charge and the fate of Belgium seems still to make the strongest appeal for American sympathy.*" Peu après la fin de la guerre, Balfour se laissa aller à quelques propos révélateurs: "*How fortunate it was for the sake of our relations with America, that we had the outrage of Belgium.*" (Peterson, 1939, 67) L'aveux était criant. Le caractère émotionnel que revêtit la question belge servit à merveille la cause d'une propagande anglaise qui ne se priva pas de l'utiliser.

---

<sup>4</sup> Au printemps 1915, parmi les instructions fournies aux conférenciers de la propagande allemande, la première préconisait clairement d'éviter toute allusion à l'invasion de la Belgique. Cela prouve combien les justifications allemandes avaient échoué aux États-Unis et combien la question était devenue délicate pour la propagande allemande. (A.E.B., P 1697, Havenith à Beyens, 20 août 1915).

### *b. La Commission for Relief in Belgium*

Si la Belgique occupa une telle place dans l'actualité américaine, elle le dut aussi à la Commission for Relief in Belgium. Jusqu'à l'entrée en guerre des Etats-Unis, la C.R.B. contribua à maintenir la question belge au coeur des préoccupations américaines.<sup>5</sup>

Dès octobre 1914, l'organisme créé par Herbert Hoover se dota de ses propres organes de propagande. En quelques mois, elle installa des comités locaux dans à peu près tous les Etats américains. Le département de la presse de son bureau new yorkais fut rapidement capable de lancer de grandes campagnes de presse, d'imprimer une foule de brochures et de manuels et de placarder des affiches jusque dans les coins les plus reculés des Etats-Unis. (Tassier, 1951, 70-80)

Incontestablement, la C.R.B. permit à la Belgique de se maintenir au devant de la scène médiatique mais, en usant systématiquement des ressorts de l'émotion et de la sensiblerie, en distribuant sans cesse ces photos d'enfants belges amaigris ou de fillettes pleurant leur famille, elle contribua à figer dans l'opinion américaine une image clichée dont la Belgique aura peine à se débarrasser.

### *c. L'image de la Belgique*

De retour d'une mission économique aux Etats-Unis à l'hiver 1915-1916, Aloys van de Vyvere, Ministre des Finances, décrivit dans un long rapport les dispositions de l'opinion américaine envers la Belgique. Le constat était pour le moins éclairant:

"La Belgique jouit d'une affection particulière; on la met à part. Deux sentiments dominent: l'admiration, d'abord, pour la loyauté et la constance de la nation. Le Roi les symbolise aux yeux des Américains: "It is a name to conjure with" suivant une

---

<sup>5</sup> Certains historiens (Peterson, 1939, 64-67) virent dans la C.R.B. une gigantesque machine de propagande alliée destinée à briser l'isolationnisme américain. Une telle affirmation ne résiste pas à un simple examen des faits. Pour s'en convaincre, il suffit d'évoquer les difficultés qu'éprouva le gouvernement belge à obtenir de Londres le simple ravitaillement de la Belgique. En agitant le martyr belge, l'Angleterre s'était liée les mains. Comment aurait-elle pu affamer un peuple qu'elle prétendait sauver? En fait, dans cette question, l'Angleterre fut prise au piège de sa propre propagande. De plus, le fait que la C.R.B. ait trouvé des assises profondes dans l'Ouest des Etats-Unis, région dans laquelle le soutien aux Alliés était limité, et l'appui qu'elle obtint de la presse Hearst, peu soupçonnable de sentiments pro Alliés, suffit à prouver que tout le monde ne faisait pas nécessairement le lien entre aide à la Belgique et soutien aux Alliés. (O'Keefe, 1972, 64).

expression qui m'a été répétée cent fois. Une grande pitié, d'autre part, pour les malheurs du pays et la conviction que l'Amérique a sauvé tout ce qui reste de population belge.

Ce dernier sentiment fait que la plupart des Américains ont quelque peine à concevoir qu'un Belge puisse avoir autre chose en vue que de solliciter leurs aumônes.

Les comités fondés pour recueillir les dons en nature et en argent, pour la population du pays envahi, pour nos soldats, pour nos hôpitaux, les tournées de collectes faites continuellement pour toute sorte d'objets; la littérature empreinte de l'exagération américaine répandue à foison par l'office de publicité de la Commission for Relief in Belgium et que ses rédacteurs appellent eux-mêmes plaisamment "sob documents"<sup>6</sup>; la campagne poursuivie méthodiquement pour faire connaître au monde les atrocités allemandes; tout cela a certainement contribué à rendre les Allemands odieux à la majeure partie de l'opinion; tout cela nous vaut une amitié attendrie et protectrice; mais, en même temps, l'idée de nous considérer comme une nation riche et solvable, comme un débiteur sûr, comme un dépositaire de tout repos, comme un cocontractant possible dans un "business matter", est devenue très étrangère à l'ensemble du public.

Poor Belgium! Telle est l'exclamation naturelle, inévitable qui résume l'attitude générale.

Les circonstances certifient assurément cette attitude dans une certaine mesure. Mais elle repose cependant, en partie, sur un réel malentendu, sur une conception absolument fautive des faits. Il n'est pas rare qu'on s'aperçoive, au bout de quelques minutes de conversation, que l'interlocuteur – qui peut être un homme intelligent et cultivé – se figure que la Belgique entière n'est plus qu'un monceau de ruines, qu'une construction intacte y est une chose rare, que tous les meubles de quelque valeur ont été volés partout, et que littéralement les Belges n'ont plus ni abri, ni vêtements, ni nourriture, ni ressources d'aucune espèce, sauf ce que leur envoie la charité américaine. Beaucoup de personnes conçoivent la Belgique entière sous la forme où leur sont apparues au cinéma les ruines de Tamines, de Louvain, de Dinant ou d'Ypres, et tous les Belges sous l'aspect des fuyards en haillons qu'ils ont vus défiler en bandes interminables sur l'écran, au milieu de la lueur et de la fumée des incendies. De même, l'armée belge se compose pour eux de quelques poignées de héros en guenilles, sans souliers, sans bas, sans chemise et sans nourriture, avec, comme réserves, des blessés et des malades sans ambulances."<sup>7</sup>

Propagande anglaise et campagnes de la C.R.B. avaient donc contribué à véhiculer une image caricaturale de la Belgique. Pour autant, la responsabilité des Belges dans l'installation de ce malentendu est évidente. Aussi, les propa-

---

<sup>6</sup>. Littéralement "documents larmoyants".

<sup>7</sup>. A.E.B., B 347, (Mission Moncheur), Rapport non signé mais émanant très probablement d'Aloys van De Vyvere, s.d., pp. 11-14.

gandistes belges joueront pendant longtemps de cette incroyable méprise.

La gouvernement belge perçut très tôt le rôle essentiel qu'allaient occuper les Etats-Unis dans le conflit. L'envoi d'une mission conduite par trois ténors de la politique belge – Henry Carton de Wiart, Paul Hymans et Emile Vandervelde – dans un moment aussi critique que celui du siège d'Anvers suffit à prouver l'importance que l'on attribuait à l'opinion américaine. Les délégués belges y donnèrent foule d'interviews, écrivirent de nombreux articles dénonçant les atrocités commises en Belgique et mirent au point un petit opuscule qui connut un grand retentissement. A New York, Washington ou Chicago, ils plaidèrent leur cause tant dans les milieux ouvriers qu'auprès de l'élite politique et économique des Etats-Unis (Tassier, 40-57). La mission Carton de Wiart familiarisa le peuple américain avec notre pays et créa de solides amitiés qui se révélèrent bien utiles dans les années qui suivirent.

Ce même souci de toucher l'opinion américaine amena le gouvernement belge à ouvrir son territoire aux correspondants de guerre américains. Alors qu'au même moment, les censures anglaise et française faisaient montre d'une très grande méfiance vis-à-vis de ces journalistes, les correspondants américains reçurent à Bruxelles un accueil empressé (Crozier, 1959, 31). Ainsi, le *Chicago Daily Tribune* obtint du gouvernement belge l'autorisation de filmer le front à condition que les recettes du film soient reversées à la Croix Rouge belge. *On the belgian Battlefield* obtint un vif succès. Le film rapporta plus de \$20.000 et contribua à populariser les images de l'invasion allemande auprès du public américain (Campbell, 1985, 28). Cette ouverture aux médias constitue un cas à part dans l'histoire de la Première Guerre mondiale et montre à nouveau combien le gouvernement était conscient de l'importance de l'opinion américaine sur l'échiquier international.

En fait, le problème ne résida pas tant dans la prise de conscience, très tôt, des nécessités d'une propagande active aux Etats-Unis que dans son discours stéréotypé. Pendant plus de deux ans, la Belgique se complut dans ce rôle de victime sans en comprendre les dangers. A cet égard, le témoignage de Lalla Vandervelde – l'épouse du leader socialiste, le premier "missionnaire" belge envoyé outre-Atlantique – est symbolique de l'attitude qu'adopta la propagande belge pendant plus de deux ans.

"I was amused, and a little annoyed, when a woman who came to meet me, a most delightful woman, too, with whom I afterwards became great friends, told me that she was shocked to see me looking so young and not dressed in black.[...] I felt, on reflection, that if one intelligent woman was struck by superficial details others would be so also, and I had all my dresses dyed black as soon as I could. [I had not realized] that people who had time to think about such things might expect to see me in black, heavily veiled, a sort of symbolic figure of suffering Belgium." (L. Vandervelde, 1925, 59-60)

Peterson vit dans ce récit la preuve d'une manipulation délibérée de l'opinion (Peterson, 1939, 66). Or, on peut légitimement se demander qui de l'opinion ou de Lalla Vandervelde manipula l'autre ! De toute évidence, elle rentra dans le moule que lui imposait le mythe. Cette obligation était d'autant plus forte que son voyage s'inscrivait dans un cadre humanitaire et qu'il lui fallait susciter générosité et pitié. Là se trouvait l'ingérable paradoxe.

Au Havre, il fallut attendre le printemps 1916 pour que l'on commence à s'inquiéter des conséquences négatives du mythe.<sup>8</sup> Après les boucheries de Verdun et de la Somme, il devint clair pour tout le monde que le rôle de victime de l'invasion de 1914 ne pèserait plus assez lourd pour se faire entendre lors des futures négociations de paix. On tenta alors d'imposer l'image d'un peuple valeureux, riche et combatif luttant sans relâche pour conserver son indépendance... mais il était trop tard. Se débarrasser des clichés martelés par la charité et la propagande anglaise devint quasi impossible. Nous y reviendrons.

## 2. La propagande belge

### 1. La légation

En l'absence d'un réseau tel que celui dont disposait la France avec l'Alliance française, par exemple, la conduite de la propagande belge dans le monde échet pour une large part aux diplomates belges. L'efficacité de ce moyen de propagande empirique dépendit dans une large mesure du degré d'initiative de ces diplomates. A cet égard, l'attitude du Ministre de Belgique à Washington, Emmanuel Havenith, révèle toutes les limites d'une telle organisation.

Face à la question de savoir s'il fallait exercer une propagande active aux Etats-Unis, Havenith adopta, dès le début des hostilités, une grande réserve. Pour lui, les Américains se chargeaient de la défense de la cause belge assez efficacement que pour devoir s'en mêler.<sup>9</sup> Cette conception était similaire à celle de l'ambassadeur de France, à la différence près que les Américains chargés de la défense de la cause française connaissaient la France et véhiculaient des clichés positifs en la décrivant comme le Pays des Droits de l'Homme ou la patrie de La Fayette. Dans le cas belge, laisser l'exclusivité de

---

<sup>8</sup> Cette période coïncide avec l'organisation des services de la propagande au Havre: l'Office de la Propagande belge (O.P.B.), placé sous la direction d'un comité gouvernemental de propagande composé de plusieurs ministres et dirigé par Henry Carton de Wiart (Amara, 1998, 13-32).

<sup>9</sup> A.E.B., P 1696, Havenith à Beyens, 24 juillet 1915.



la propagande belge à des Américains équivalait à peu de choses près à offrir le monopole de notre propagande à des hommes et des femmes qui ne connaissaient rien de notre pays à l'exception de la propagande de la C.R.B.

Havenith était un diplomate de l'ancienne école, imbu de sa position et de sa fonction, il n'avait ni les qualités ni la volonté suffisante pour se lancer dans une oeuvre de propagande. Enfermé dans sa légation, il érigea son devoir de réserve en un véritable dogme derrière lequel il ne cessa de se cacher. Cette prudence se mua rapidement en une franche pusillanimité. Il ne prit la parole en public qu'à de rares reprises et refusa de signer tout document de propagande de peur de se compromettre.<sup>10</sup> Le 10 mars 1915, un propagandiste allemand de renom affirma lors d'un vaste meeting que les atrocités commises en Belgique n'étaient que pure invention. Le lendemain, Havenith se contenta de faire publier dans le *New York Times* une vague protestation l'invitant à se rendre à la légation pour consulter les preuves de ces atrocités. Beaucoup auraient préféré voir le Ministre exiger des excuses publiques mais Havenith n'était pas homme à soutenir telles polémiques.<sup>11</sup>

Rapidement, l'activité propagandiste de la légation se résuma à l'insertion occasionnelle dans la grande presse de quelques communiqués laconiques. En outre, neurasthénique, le Ministre de Belgique fut de plus en plus souvent alité. Dès l'été 1916, il passa la plus clair de son temps dans sa villa du Maryland, à plus de 200 kilomètres de Washington! L'entrée en guerre des Etats-Unis précipita son remplacement.<sup>12</sup>

Le désintérêt que manifesta Havenith pour la propagande ne l'empêcha pas de s'adjoindre, en septembre 1914, les services d'un représentant de commerce de Boston, John Gustavus Whiteley. L'homme connaissait la Belgique pour avoir été consul de l'Etat indépendant du Congo au début du siècle.<sup>13</sup>

---

<sup>10</sup>. La légation publia quatre brochures compilant des extraits des rapports de la Commission d'enquête belge sur les atrocités commises par les troupes allemandes. Havenith refusa obstinément d'y apposer sa signature ou même d'y faire apparaître le nom de l'imprimeur. Ainsi, une de ces brochures - *The innocence of Belgium* - tirée à 8.000 exemplaires, passa comme apocryphe et ne connut aucun retentissement. (U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 43, de Sadeleer à Broqueville, 13 mars 1915).

<sup>11</sup>. U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 43, de Sadeleer à de Broqueville, 13 mars 1915.

<sup>12</sup>. U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 43, de Sadeleer à Beyens, 2 décembre 1916 et A.G.R., Archives de Broqueville, n° 381, Délibérations du Conseil des Ministres du 9 décembre 1916.

<sup>13</sup>. Whiteley entra au service officieux de la propagande belge dès septembre 1914. Son choix n'allait pas de soi. L'homme jouissait d'une très mauvaise réputation et Havenith dut passer outre le refus du Havre pour s'adjoindre ses services. Il semble que Whiteley, en tant que consul de l'E.I.C., avait travaillé dans une trop grande indépendance et qu'il s'était montré très gourmand dans ses appointements. En 1918, la propagande allemande publia une note hostile à Whiteley volée aux Affaires étrangères à Bruxelles. Elle fut

Suivant l'exemple anglais, il confectionna une longue liste d'adresses comptant près de 10.000 noms.

Sous son impulsion, la légation communiqua à la presse plusieurs communiqués concernant les atrocités et la situation en Belgique occupée. Près de 10.000 rapports de la Commission d'enquête belge sur les atrocités commises en Belgique furent envoyés aux quatre coins des Etats-Unis et l'album illustré d'Henri Davignon – *Belgium and Germany* – fut distribué à 12.000 exemplaires. Enfin, Whiteley réussit à faire publier le premier *Livre gris belge* dans un supplément spécial du *New York Times*.<sup>14</sup>

Quoiqu'engagé par la légation, Whiteley tissa rapidement des liens étroits avec Louis de Sadeleer et se détacha progressivement d'elle.

## 2. Louis de Sadeleer

Louis de Sadeleer<sup>15</sup> fut le seul délégué de la mission Carton de Wiart à rester aux Etats-Unis. On sait peu de choses sur son activité propagandiste pendant les premiers mois de la guerre et il semble bien qu'il se soit largement cantonné au soutien et à l'organisation d'innombrables oeuvres de charité.<sup>16</sup>

Cependant, dès 1915, il mit à profit les relations qu'il avait patiemment nouées dans la presse new yorkaise pour défendre la cause belge.<sup>17</sup> Ce lent travail de sape porta ses fruits à l'occasion d'une polémique engagée en octobre

---

reprise dans une petite brochure intitulée: *Aus den Archiven des Belgischen Kolonialministeriums*. (P 89, Df. 100, I, Hymans à Cartier, 4 octobre 1918) Il fut nommé en décembre 1916, consul de Belgique à Baltimore après avoir occupé, dès le début de la guerre, le poste de Secrétaire général du Central Committee of the Belgian Relief Fund.

<sup>14</sup> A.E.B., P88 Df. 100, Whiteley à Beyens, 3 janvier 1915.

<sup>15</sup> Louis de Sadeleer (1854-1924). Avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles (1876-1924), député catholique d'Alost (1882-1912), sénateur d'Audenaerde-Alost de 1912 à 1924. Ministre d'Etat en 1912. Au fait de la politique internationale, il fut Président du Tribunal d'arbitrage à Port-au-Prince chargé de trancher un conflit entre l'Allemagne et Haïti avant-guerre.

<sup>16</sup> de Sadeleer fut impliqué dans à peu près toutes les oeuvres de charité destinées à secourir la Belgique. Parmi celles-ci, on peut citer: le Cardinal Mercier Fund, les divers comités d'assistance aux soldats belges (Home du soldat belge, Foyer du soldat, Gifts for Belgian Soldiers,...), l'Aid for destitute belgian women and children and disabled soldiers, le Belgian Relief de New York, l'oeuvre de restauration de l'Université de Louvain et de l'Ecole de Messines, etc...

<sup>17</sup> Jusqu'à l'entrée en guerre des Etats-Unis, de Sadeleer publia ses articles sous le couvert de l'anonymat. Cela rend particulièrement difficile une simple évaluation de son action dans la presse. Cependant, une partie de ses archives permet de remédier à cet handicap. Ainsi, on peut citer, entre autres, plusieurs articles parus dans le *New York Times* sur les tribunaux militaires en Belgique occupée par "A Magistrate" (30/6/1915), sur la situation

1915 par un éminent professeur de Princeton et ancien maire de New York: Georges B. Mac Clellan. Revenant de Belgique occupée, le professeur avait exposé ses impressions dans les colonnes du *New York Times*, le 10 octobre 1915. L'article affirmait que la Belgique se relevait, que l'administration allemande répondait aux exigences sociales d'une grande partie de la population belge et que la presse y était totalement libre. Mac Clellan décrivait Bruxelles comme une ville opulente et enjouée et minimisait les destructions causées par l'armée allemande à Louvain. Mac Clellan n'était pas connu pour avoir des sentiments pro-allemands excessifs et il est probable qu'il se soit laissé abuser par les officiers allemands qui lui servirent de guides. Quoiqu'il en soit, l'article eut un grand retentissement et risqua de porter un coup sévère au mythe de la "Poor Little Belgium".

Le 13 octobre, de Sadeleer se rendit à la rédaction du *New York Times* pour dénoncer l'article. D'emblée, il obtint que les colonnes du journal lui soient ouvertes. Deux jours plus tard, le *Times* publia une lettre acerbe du Ministre dénonçant les mensonges de Mac Clellan. Enfin, pour la première fois, de Sadeleer réussit à mobiliser les intellectuels belges réfugiés aux Etats-Unis. Léon Dupriez,<sup>18</sup> visiting professor à Harvard, fit placer un article similaire dans le Magazine Section du *New York Times* le 19 octobre 1915 et dans le *Boston Herald* quelques jours plus tard. A.J. Carnoy,<sup>19</sup> professeur à l'université de Pennsylvanie, écrivit un article dans le *Public Ledger* de Philadelphie. Le professeur Duesberg,<sup>20</sup> fin octobre, tenta en vain de placer un article similaire dans le *New York Times*. J.L. Borgerhoff<sup>21</sup> y réussit le 22 octobre. Quant au R.P. Stillemans, il publia une réfutation dans le *New York Herald*.<sup>22</sup>

---

en pays occupé par "A Belgian diplomat" (7/7/1916), sur le mouvement flamand par "A Flemish Belgian" (28/7/1916), sur l'attitude du clergé belge par "A Belgian catholic" (4/9/1916) ou sur l'exploitation économique de la Belgique, le 17 décembre 1916. En outre, Etienne de Sadeleer, venu seconder son père, publia plusieurs articles similaires dans le *New York Herald*.

<sup>18.</sup> Léon Dupriez (1863-1942). Juriste, professeur de droit à l'université de Louvain, *visiting professor* à Harvard entre 1915 et 1917 où il enseigna les Sciences politiques.

<sup>19.</sup> Albert J. Carnoy (1878-1961). Eminent philologue. Auteur d'une oeuvre monumentale en linguistique et en sémantique. Professeur à l'Université de Louvain de 1902 à 1955. Homme politique catholique, sénateur de Bruxelles de 1921 à 1936 et Ministre de l'Intérieur de 1927 à 1929.

<sup>20.</sup> Jules Duesberg (1881-1947). Médecin et zoologue. Professeur puis recteur à l'Université de Liège. Histologiste de renom, il fut *research associate* du département d'embryologie de la Carnegie Institution à Baltimore de 1915 à 1919. Ministre de l'Instruction Publique de 1939 à 1940.

<sup>21.</sup> Joseph Léopold Borgerhoff (° 1868). Professeur belge installé aux Etats-Unis depuis 1895. Professeur de littérature romane à la Western Reserve University de 1910 à 1939.

<sup>22.</sup> A.G.R., Papiers de Sadeleer, Correspondance 1915-1918, de Sadeleer à Carnoy (14 octobre 1915), de Sadeleer à Dupriez (*id.*), Dupriez à de Sadeleer (21 octobre 1915) et Carnoy à de Sadeleer (26 octobre 1915).

En quinze jours, de Sadeleer avait réussi à lancer une véritable petite campagne de presse et à retourner la situation à son avantage. De plus, pour la première fois, les professeurs belges s'étaient mobilisés pour défendre la cause belge. Sur sa lancée, de Sadeleer proposa de créer un vaste mouvement de protestation contre les tribunaux militaires en Belgique occupée mais il était trop tôt et les professeurs refusèrent de s'engager plus avant. Pour autant, cette première mobilisation constituait l'embryon des organes de propagande qui seront créés dès la fin 1917.

Dès son arrivée aux Etats-Unis, Louis de Sadeleer bénéficia de l'appui logistique du *Belgian Bureau* de New-York.<sup>23</sup> Le directeur du Bureau, le Père Joseph Stillemans, se révéla être un excellent traducteur et fournit au Ministre d'Etat une partie du matériel de bureau qui lui manquait. Sous l'impulsion de de Sadeleer, Stillemans obtint ses entrées dans la grande presse new yorkaise et s'engagea dans une oeuvre de propagande qui atteignit son apogée en mars 1916.

Ainsi, peu après qu'ait été lancé l'appel du nonce apostolique au clergé américain en faveur des oeuvres de charité belges, un comité de prêtres et d'éditeurs catholiques pro-Allemands diffusèrent une brochure d'une centaine de pages fustigeant l'attitude du clergé belge lors de l'invasion. Le *Belgian Bureau* se chargea de l'élaboration d'une réponse qui fut expédiée à 30.000 exemplaires à tous les prêtres et ecclésiastiques des Etats-Unis.<sup>24</sup> La rapidité avec laquelle le Bureau réagit fit de cette opération un véritable succès.

Peu après la publication de la brochure, pour des raisons assez obscures, les relations entre Stillemans et de Sadeleer se dégradèrent et le Bureau se recentra sur l'accueil des réfugiés. Pour autant, il avait été un maillon central de la propagande belge pendant les premières années de la guerre.

### 3. Les premières mission belges

Outre la mission conduite par Henri Carton de Wiart, les Etats-Unis accueillirent, dès l'automne 1914, plusieurs "missionnaires" belges. Le premier d'entre eux fut Lalla Vandervelde en septembre 1914. Cette mission s'inscrit

---

<sup>23</sup> Créé en septembre 1913, le *Belgian Bureau*, dirigé par le Père Stillemans, était destiné à accueillir les émigrés belges fraîchement débarqués à New York. Le Bureau organisait pour eux spectacles et réunions variés et disposait d'un personnel chargé de leur trouver un travail et de les aider dans leurs démarches administratives. En 1916, le Bureau créa une *Belgian Home* pour les héberger. La même année, il créa le *Club Albert* destiné à accueillir les soldats belges en permission. Deux ans après sa création, le Bureau avait aidé plus de 9000 Belges. (U.C.L., Papiers de Sadeleer, farde, 91, *Rapport au président de la Société belge de bienfaisance pour l'exercice 1916*, New York, 1917, pp. 5-6).

<sup>24</sup> A.E.B., P 89, Df. 100, II, de Sadeleer à Beyens, 3 mars 1916.

clairement dans un cadre humanitaire. Il n'était pas question pour elle de se lancer dans une propagande anti-allemande ou de combattre une neutralité américaine à laquelle elle adhérait.

Il en allait de même pour Marie Picard, l'épouse de Docteur Depage au printemps 1915 ou pour le Professeur louvaniste Albert Van Hecke qui donna, dès l'automne 1916, de nombreuses conférences au profit des réfugiés belges aux Pays-Bas.

D'autres tentèrent de se déplacer sur un plan plus politique. En janvier 1915, le Ministre des Affaires étrangères décida d'envoyer aux Etats-Unis le consul de Belgique à Edimbourg, Charles Saroléa. Celui-ci tenta pendant plusieurs semaines de convaincre les Américains réticents de la véracité des atrocités commises en Belgique.

En mai 1915, il attaqua violemment l'attitude neutraliste des Etats-Unis. Ses propos, relayés par le *Chicago Tribune*, suscitèrent la polémique. Saroléa fut rappelé en Europe et l'incident en resta là mais cette affaire resta dans les mémoires et ce qui devint l'"incident Saroléa" incita le Havre à plus de prudence dans le choix de ses missionnaires.<sup>25</sup>

Consciente du danger des "sentiments de pitié trop exagérés", Julia Horta, l'épouse du célèbre architecte, fut la première propagandiste à insuffler un ton nouveau à notre propagande. Dès l'été 1916, et pendant plus de deux ans, elle plaida la cause belge auprès de l'opinion américaine. Dès son arrivée, elle s'attacha à créer une oeuvre de bienfaisance: *l'American Aid for Homeless Belgian Children*. Cette organisation était bien sûr destinée à récolter des fonds mais l'essentiel n'était pas là. L'oeuvre devait servir à une propagande plus conforme aux desiderata du Havre:

"Les conférences ne peuvent mieux se faire que sous le couvert de la charité ou se le couvert de l'art. Un propagandiste pur est toujours plus ou moins sujet à suspicion par lui-même ou par ce qu'il dit et dont on doute. Tandis qu'en travaillant pour la charité, les portes s'ouvrent, les idées pénètrent sans qu'on ne s'en aperçoive et surtout quand elles viennent d'une femme. (...) De plus, il y a tant d'oeuvres et de particuliers qui on fait des appels que je suis heureuse d'avoir comme premier objectif la propagande."<sup>26</sup>

Elle pénétra la haute société en organisant bals et concerts et se lança dans une propagande au discours neuf. Au travers de la culture, de l'art et de l'activité scientifique de notre pays, Julia Horta révéla une volonté nouvelle de sortir du carcan du sentimentalisme et de la pitié. Armée de son projecteur de

---

25. A.E.B., P. 89, Df. 100, IV, Davignon à Havenith, 8 juin 1915.

26. A.E.B., P. 89, Df. 100, IV, Horta à Beyens, 14 octobre 1916.

diapositives, elle exalta la nation belge par le biais de thèmes nouveaux. En deux ans, Julia Horta récolta pas moins de 4.000.000 de francs-or et donna 375 conférences devant plus de 500.000 personnes (J.Horta, 1957, 96).

## II. LES DÉPORTATIONS DE CIVILS BELGES ET L'OPINION AMÉRICAINE (NOVEMBRE 1916 – FÉVRIER 1917)

L'annonce des déportations de civils en Belgique occupée remit la question belge au coeur de l'actualité américaine. Les premiers récits de déportations de civils – à Gand notamment – apparurent dans la presse dès octobre 1916 sans provoquer de grande émotion. Or, une fois la campagne présidentielle terminée, cette question ne cessa plus d'agiter l'opinion américaine.

Le 9 novembre, plusieurs journaux publièrent un long rapport du Baron Beyens dénonçant l'envoi de civils en Allemagne. Le 14 novembre, le *New York Times* offrit sa première page à la Protestation des évêques belges au monde civilisé. Trois jours plus tard, la légation de Belgique rendit publique le texte d'une communication transmise au Secrétaire d'Etat demandant l'"intervention active" du gouvernement américain. Le 24 novembre, Havenith réitéra cette demande. Dans le même temps, la presse publia quotidiennement des récits alarmants transmis par l'intermédiaire des services de la propagande belge.<sup>27</sup>

Les réactions de l'opinion devinrent telles qu'elles obligèrent Wilson à protester officiellement auprès du Gouvernement impérial le 29 novembre. La protestation était accompagnée d'un message informant Berlin des effets déplorable causés par cette affaire dans l'opinion américaine et de l'embarras dans lequel elle plaçait le Président au moment où il s'apprêtait à lancer ses offres de paix (A.S. Link, 1965, p.195). L'affaire aurait pu se limiter à cette protestation mais l'*enslavement of the Belgians* continua à agiter l'opinion. Les justifications allemandes tendant à prouver que les déportations étaient un moyen efficace de combattre le chômage des Belges furent rendues publiques

---

<sup>27</sup>. L'épisode des déportations permit à la propagande belge, pour la première fois, de jouir de toutes les techniques de communication modernes. Le Bureau documentaire belge (B.D.B.) au Havre et le service de propagande dirigé par Henri Davignon à Londres bénéficièrent de l'appui des grandes agences de presse et des différents organes de propagande alliés à Paris et à Londres. Enfin, le consul de Belgique à New York reçut régulièrement les dernières nouvelles de Belgique occupée. Tous ces télégrammes étaient transmis à Louis de Sadeleer. Ce dernier, grâce aux liens d'amitié qu'il avait noués avec le directeur de l'*Associated press* et par les contacts étroits qu'il entretenait avec les rédactions de plusieurs journaux new yorkais, réussit à donner une couverture appréciable à l'événement.

le 7 décembre. L'indignation fut unanime et dès le lendemain, le Secrétaire d'Etat Lansing fut contraint de rendre publique la protestation du 29 novembre. Pour autant, la pression continua à se faire sentir. Dans l'espoir de voir le mouvement s'essouffler, Lansing, le 10 décembre, annonça que les recours à la voie diplomatique étaient épuisés et qu'il laissait la question à l'appréciation de l'opinion américaine. Le Secrétaire d'Etat avait probablement vu dans cette manoeuvre un moyen efficace de laisser oublier une question qui contrecarrait largement les plans de Paix auxquels Wilson tenait tant. En fait, le résultat fut exactement contraire.

En Europe, les projets de Paix présidentiels étaient bien connus. Au Havre, depuis la réélection du Président, tout le monde était conscient qu'il ne fallait pas trop compter sur une opposition acharnée de Wilson. Dès lors, l'opinion publique américaine apparut comme un dernier recours, comme un enjeu capital, seul capable de faire plier les Allemands. Cet objectif découlait directement du poids immense que l'on attribuait, au Havre, à l'opinion publique américaine. Plus qu'aucun autre pays, les Etats-Unis apparaissaient aux autorités belges comme une Nation instable, constamment soumise aux caprices de son opinion. Aussi, beaucoup pensaient sincèrement que le peuple américain était capable, à lui seul, d'influencer la politique allemande. Le Cardinal Mercier voyait dans l'opinion américaine le seul moyen d'atténuer la rigueur des déportations. Havenith et – dans une moindre mesure – Edmond Carton de Wiart nourrissaient les mêmes espoirs.<sup>28</sup>

C'est ce qui poussa ce dernier à faire transmettre le 20 novembre à 20 personnalités américaines un télégramme alarmant implorant leur aide pour faire naître aux Etats-Unis un large mouvement populaire en faveur de la Belgique.<sup>29</sup> Peu après, de Sadeleer et Whiteley rendirent visite à plusieurs membres influents de la bonne société new yorkaise en vue de provoquer le même mouvement.<sup>30</sup> En quelques jours, les personnalités contactées par Carton de Wiart créèrent un petit comité qui se mit à la tête du mouvement anti déportations. Le 25 novembre, ils envoyèrent au Président Wilson un

---

<sup>28</sup> U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 39. Bruynseels (délégué du Cardinal Mercier aux Pays-Bas) à de Sadeleer, 13 décembre 1916 et Edmond Carton de Wiart à de Sadeleer, 15 décembre 1916. Le Roi insista auprès du Ministre de la Justice pour que de "véhémentes protestations surgissent dans tous les pays civilisés". (U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 43, de Sadeleer à Beyens, 30 novembre 1916)

<sup>29</sup> Suzanne Tassier (Tassier, 1951, 120) attribua ce télégramme à Henri Carton de Wiart. Les archives de Sadeleer prouvent qu'il fut envoyé, depuis Londres, par Edmond Carton de Wiart.

<sup>30</sup> Parmi ces personnalités, on peut citer J.M. Beck, A.J. Hemphill, président de la Guaranty Trust Company, F.W. Whitridge, avocat de renom et Elihu Root, membre éminent du parti républicain. Tous les quatre étaient connus pour leurs sentiments pro Alliés.

télégramme l'enjoignant de préciser ses intentions sur la question et s'attelèrent à l'organisation d'un grand meeting de protestation au Carnegie Hall de New York.

Entre-temps, Boston devint le centre névralgique du mouvement. Le 25 novembre, Dupriez joignit W. Roscoe Thayer<sup>31</sup> pour organiser un meeting à Boston. Thayer, qui l'avait devancé, l'informa qu'une réunion publique était prévue pour le 28 novembre.<sup>32</sup> En fait de meeting anti déportation, cette réunion se mua rapidement en manifestation anti neutralité. Devant plus de 2000 personnes, certains orateurs allèrent jusqu'à demander la rupture des relations diplomatiques entre Berlin et Washington si les déportations ne cessaient pas. D'autres louèrent le courage des quelques Américains partis combattre volontairement en Europe. D'autres encore comparèrent l'opposition à l'*enslavement* des Belges à la lutte anti esclavagiste. Dupriez, qui assista au meeting, déplora de tels propos mais il n'avait plus aucun moyen de peser sur un mouvement dont l'organisation lui avait totalement échappé.<sup>33</sup> Ce meeting annonçait la récupération massive de la question des déportations par la frange la plus interventionniste de la société américaine.

Loin de rester inactif, Dupriez tenta de se rallier le corps professoral de Harvard. Dès le 4 décembre, aidé de quelques éminents professeurs, il sillonna les couloirs de l'université pour recueillir des signatures. En quinze jours, sa pétition se couvrit de près de 500 noms.<sup>34</sup> A Princeton, le temple de la politique wilsonienne, le Professeur Van den Ven<sup>35</sup> obtint plus de 120 signatures sur un total de 185 professeurs. En même temps, Carnoy fit circuler une pétition à l'université de Philadelphie et réussit à gagner l'appui d'une vingtaine d'universités américaines.<sup>36</sup> Cependant, le succès des exilés belges dans les milieux universitaires ne doit pas masquer le fait que, dans une large mesure, le mouvement échappa rapidement à la propagande belge.

A New York, la tête du mouvement revint à un avocat de renom, F.W. Whitridge, et à un haut dignitaire de l'Église épiscopaliennne, W.T. Manning.

---

<sup>31</sup>. William Roscoe Thayer (1859-1923). Biographe et historien. Ami fidèle de Roosevelt, il professa tout au long de la guerre une hostilité profonde vis-à-vis de l'Allemagne et développa une activité intense au profit de la cause alliée.

<sup>32</sup>. U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 39, Dupriez à de Sadeleer, 25 novembre 1916.

<sup>33</sup>. U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 39. Dupriez à de Sadeleer, 29 novembre 1916 et *Boston Herald*, 29 novembre 1916.

<sup>34</sup>. U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 39, id à id, 12 décembre 1916.

<sup>35</sup>. Paul Van den Ven (° 1879). Professeur de philologie et lettres classiques à l'Université de Louvain jusqu'en 1932. *Visiting professor* à Cambridge de 1914 à 1915, à Glasgow (1915) et à Princeton de 1915 à 1918. (*Annuaire de l'Université catholique de Louvain, 1930-1933*, Tongres, 1934, p. 28).

<sup>36</sup>. U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 39, Dupriez à de Sadeleer, 28 décembre 1916.



Ces deux hommes furent les chevilles ouvrières du meeting de Carnegie Hall. Tous deux entretenaient des liens étroits avec l' American Right League, une association interventionniste basée en Nouvelle Angleterre et qui réclamait la rupture des relations diplomatiques entre Berlin et Washington depuis plus d'un an.

Le meeting du 15 décembre – le plus important que connurent les Etats-Unis – réunit plus de 3000 personnes. Aucun intervenant n'osa attaquer de front la politique wilsonienne. Des orateurs comme A.B. Parker ou E. Root allèrent jusqu'à féliciter le président pour sa politique. Cependant, les applaudissements les plus chaleureux allèrent aux partisans de la rupture des relations diplomatiques et une grande partie du public n'hésita pas à conspuer la politique présidentielle.<sup>37</sup>

Dans ce contexte, la question des déportations devint pour les interventionnistes les plus acharnés un moyen simple et efficace de critiquer la politique du gouvernement américain. La publication dans la presse, le 21 décembre 1916, des Propositions de Paix du président radicalisa un peu plus les positions. Ainsi, le meeting initié par Théodore Marburg, ancien Ministre des Etats-Unis à Bruxelles, à Baltimore devint le prétexte à la tenue d'une manifestation ouvertement belliciste.<sup>38</sup> Le 8 janvier 1917, J.M. Beck, ancien Attorney général républicain, partisan notoire de la cause alliée, prononça des paroles très dures vis-à-vis du Président et de sa politique au meeting de Philadelphie.<sup>39</sup>

Fin décembre 1916, Henri Carton de Wiart accorda un crédit de \$1000 à Whiteley pour mener à bien une tournée de propagande anti déportations dans le Middle West. Pendant près d'un mois, il sillonna la région. Tout au long de sa tournée, il fut en contact avec le Dr. Richard C. Cabot, professeur à la Harvard Medical School, qui avait été engagé par le comité de Boston aux mêmes fins. Ce comité avait engagé Rosalind Huidkoper et Madame Dupriez à entreprendre une tournée similaire dans les milieux féministes. L'organisation de cette tournée était imparable et bien huilée. Les deux femmes étaient précédées dans chaque ville par un manager chargé de préparer l'organisation matérielle des meetings et d'en faire la publicité dans la presse. Leur mission dépassait clairement le cadre de la protestation anti déportation. De l'aveu même du Professeur Dupriez, leur but premier était de contrecarrer la campagne pacifiste que Jane Addams avait menée avec succès dans les milieux féministes... la récupération était totale!<sup>40</sup>

---

37. Les réactions du public rapportées par la presse ne trompent pas. Certains s'écrièrent "We want action!". Dans une lettre lue à la foule, Roosevelt y railla ouvertement les "professional peacemakers". (U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, *New York World*, *N.Y. Tribune*, *N.Y. Herald* et *N.Y. Times*, 16 décembre 1916)

38. U.C.L., Papiers de Sadeleer, farde 39, *Baltimore Sun*, 23 décembre 1916.

39. U.C.L., Papiers de Sadeleer, farde 39, *Public Ledger*, 9 janvier 1917.

40. U.C.L., Papiers de Sadeleer, farde 39, Dupriez à de Sadeleer, 8 janvier 1917.

Ainsi, l'épouse du Professeur Dupriez participa activement à cette récupération. Dans son esprit, comme dans celui des professeurs belges, de Louis de Sadeleer ou de J.G. Whiteley par exemple, cette tactique correspondait à un légitime échange de bons procédés profitant aux deux parties. Pourtant, on peut légitimement se demander si cette récupération ne nuit pas, dans une certaine mesure, à l'image de la Belgique. Laisser l'apanage de la défense de la cause belge à la fraction la plus interventionniste de la société américaine aurait pu, à long terme, se révéler particulièrement préjudiciable.

En effet, la question belge prit dans les régions "sensibles" un caractère particulièrement polémique. A Cincinnati, un des centres allemands du Middle West, le meeting de protestation organisé par Whiteley donna lieu à quelques échauffourées entre pro Allemands et pro Alliés.<sup>41</sup> A Chicago, les membres de la C.R.B. refusèrent de s'impliquer dans le mouvement de peur d'être assimilés à de dangereux va-t-en guerre.

Enfin, la question des déportations révéla toutes les limites du soutien des Américano-Belges à l'effort de notre propagande. Le comité des sociétés belgo-américaines se réunit bien le 9 janvier pour intéresser les ouvriers belges du Middle West à la question des déportations... en vain. Seule une association, le Club belgo-américain de Mishawaka (Indiana) répondit à l'appel en envoyant une protestation au Président. Ailleurs, les émigrés belges restèrent discrets craignant de se sentir par trop minorisés dans des associations ouvrières où les Germano-Américains étaient souvent 200 à 300 fois plus nombreux.<sup>42</sup>

Les déportations suscitérent en tout plus de 20 meetings.<sup>43</sup> Le mouvement s'arrêta brusquement le jour de la rupture des relations diplomatiques entre Berlin et Washington. Toutes les réunions prévues furent annulées et la question des déportations quitta les devant de la scène médiatique. Pour la première fois, la question belge avait fait l'objet d'une récupération massive de la part d'Américains. De plus, et il s'agissait là d'une première, Washington avait protesté au nom de citoyens non américains. Le cas belge avait à nouveau contribué à pousser un peu plus l'Amérique dans les bras alliés.

Enfin, les propagandistes belges avaient participé activement à ce mouvement. Aucun n'était dupe et tous avaient bien conscience de l'instrumentalisation dont faisait l'objet la question belge. Un homme comme Carnoy

---

41. A.E.B., P 1698, Havenith à Beyens, 10 janvier 1917.

42. A.E.B., P 1698, Moulaert (Consul de Belgique à Chicago) à Beyens, 31 janvier 1917.

43. Les meetings les plus importants eurent lieu à Boston (28 novembre), New York (15 décembre), Baltimore (22 décembre), Chicago (30 décembre), Minneapolis (6 janvier), Philadelphie (id.), Buffalo (15 janvier), Cleveland (17 janvier), Saint Louis (18 janvier), Kansas City (les 22 et 23), Saint Paul (23 janvier), Indianapolis (25 janvier), Détroit (31 janvier) et Meadville (le 1er février). Neuf autres meetings furent annulés. (A.E.B., P 1698, Whiteley à Mali, consul de Belgique à New York, 26 mars 1917).

avait le sentiment réel, en faisant signer une pétition demandant une "intervention effective" du président, de servir la cause des interventionnistes autant que celle de la Belgique.<sup>44</sup> Le retour de la Belgique aux devants de l'actualité américaine passait par-là et tous s'en accommodèrent.

### III. LES ETATS-UNIS EN GUERRE

La reprise de la guerre sous-marine à outrance et les dangers qu'elle faisait peser sur l'économie américaine provoquèrent le 2 février la rupture des relations diplomatiques entre Washington et Berlin. L'engorgement progressif des ports américains, la publication du Télégramme Zimmermann et les menaces d'une révolution russe qui hypothéquait le recouvrement des prêts consentis allaient pousser les Etats-Unis à rentrer en guerre le 2 avril 1917.

#### A. S'affirmer comme une nation belligérante à part entière

##### 1. L'action d'Emile Cartier de Marchiennes

Cette brutale évolution précipita le remplacement d'Havenith par un diplomate de grand talent: Emile Cartier de Marchiennes.<sup>45</sup> Son arrivée à la tête de la légation de Washington marqua un tournant important dans la conduite de notre propagande aux Etats-Unis. Il devenait clair, pour tous, que la République américaine allait gagner dans cette guerre son rang de grande puissance incontestée et que son soutien moral, politique et économique était indispensable pour sortir la Belgique du gouffre où l'avait mise l'Allemagne.

Début mars 1917, Joseph Mélot - directeur de l'Office belge de la propagande au Havre - exposa au nouveau Ministre un plan ambitieux destiné à faire connaître notre pays sous un jour nouveau:

"Le thème des atrocités et du martyre de la Belgique qui fut pendant longtemps l'élément essentiel de notre propagande, doit être mis à l'arrière-plan. (...) Ce que nous devons nous efforcer maintenant de mettre en lumière, c'est la vitalité de la Belgique. Cette question devrait être envisagée sous tous ses aspects: historique, politique, économique, social, artistique, moral et militaire. On ne nous connaît pas

---

<sup>44</sup>. U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 39, Carnoy à de Sadeleer, 1er janvier 1917.

<sup>45</sup>. Sur l'action diplomatique d'Emile Cartier de Marchiennes: L.CLAEYS-BOUUAERT, *Le Baron Emile Cartier de Marchiennes. Missions diplomatiques en Chine et aux Etats-Unis, 1898-1922*, Mémoire de licence inédit, UCL, 1977.

assez. La pitié entraîne les coeurs vers nous, on gémit sur nos souffrances, mais l'on ignore ce que nous représentons dans la civilisation et l'on apprécie pas suffisamment la force de résurrection dont nous sommes capables après l'épreuve terrible que nous endurons."<sup>46</sup>

Cartier se rangea volontiers à l'avis de Mélot et se lança, dès son arrivée, dans une réforme profonde de notre propagande. Dès ce moment, le Ministre assumait la direction générale de la propagande qui fut centralisée au siège de la légation à Washington. Whiteley reçut un bureau dans la chancellerie et un copiste lui fut adjoint pour l'aider dans l'expédition des documents et de la correspondance. Si dans un premier temps, Cartier préconisa une intensification des relations entre Louis de Sadeleer et la légation, ses réformes reléguèrent rapidement le Ministre d'Etat au second plan. Louis de Sadeleer s'occupait de moins en moins de propagande pour se consacrer quasi exclusivement à l'action humanitaire aux Etats-Unis. Enfin, les relations entre les deux hommes – pour des raisons mal définies – se dégradèrent petit à petit pour devenir carrément hostiles à la fin de la guerre.

Cartier s'attachait encore à réduire l'activité propagandiste du Belgian Bureau. Dans les faits, Stilleman, absorbé par l'aide aux réfugiés belges, se désintéressait de la question depuis des mois et le Ministre, qui craignait que la propagande belge ne prenne un caractère trop confessionnel dans un pays où les susceptibilités sur ce point étaient grandes, n'eut pas de véritables difficultés à le détourner de cette activité.

En ce qui concerne la presse, Cartier privilégia les nouvelles câblées par les grandes agences d'information depuis Londres et Paris sans pour autant renoncer à l'intervention épisodique de Whiteley ou de Louis de Sadeleer auprès de la grande presse. Cartier renforça les relations avec la petite presse locale qui n'avait souvent pas les moyens de s'abonner aux grandes agences d'information. De plus, la légation intensifia l'envoi de livres et de brochures à certaines personnes ciblées.

Enfin, Cartier conseilla aux défenseurs de la cause belge d'éviter l'emploi de certains sujets. Ainsi, la question de l'université flamande de Gand, la légende allemande des francs-tireurs et la question activiste en général – trois thèmes qui n'avaient jamais suscité de véritable intérêt aux Etats-Unis – furent proscrits. Pour les conférences, le nouveau Ministre préconisa l'engagement de collaborateurs parlant l'anglais et proposa d'user plus activement de l'influence des professeurs belges enseignant dans les universités américaines.<sup>47</sup> En outre, Cartier poussa les consuls belges à se mettre en avant.<sup>48</sup>

---

46. A.E.B. P 88 Df. 100, I, Mélot à Cartier, 8 mars 1917.

47. A.E.B., P 88, Df. 100, I, Cartier à Mélot, 3 mai 1917.

48. Cette consigne fut diversement suivie. Si le consul de Belgique à Chicago se lança dès

Le Ministre, en personne, travailla à accroître le cercle de ses relations. Il traversa les Etats-Unis pour rencontrer la fine fleur politique, religieuse et financière du pays. Il se fit inviter dans une multitude de clubs et organisa des dîners courus à la légation.<sup>49</sup>

Cette intense activité rompait avec la traditionnelle réserve des diplomates belges et permit à notre propagande de connaître un développement appréciable. Cependant, au-delà de ce type de démarches, une propagande efficace devait impérativement passer par une action régulière auprès de la presse. Aussi, les professeurs belges exilés aux Etats-Unis participèrent à la création d'un bureau d'information susceptible de soutenir une telle action.

## 2. *The Belgian Official Information Service (B.O.I.S)*

Le projet de ce bureau d'information belge vit le jour à l'été 1917. L'idée émanait d'un professeur belge exilé aux Etats-Unis: Paul Van den Ven. Ce dernier avait bien conscience que la littérature envoyée du Havre ne touchait qu'une infime minorité des Américains. La propagande la plus efficace devait passer par la presse. Or, les journaux américains se nourrissaient de nouvelles brèves, frappantes et récentes, trois exigences que les *Informations belges*, le bulletin d'information envoyé du Havre, ne remplissaient que très partiellement.<sup>50</sup> En novembre 1917, Cartier proposa au Havre la création d'un bureau d'information dont la direction allait revenir à deux professeurs belges: Paul Van den Ven de Princeton et Albert J. Carnoy de l'Université de Pennsylvanie. Le comité gouvernemental de propagande donna son accord et le Belgian Official Information Service (B.O.I.S.) de Washington vit le jour le 1er décembre 1917.

Le Service de Washington comptait six collaborateurs principaux. Chacun reçut une tâche bien définie. Paul Van den Ven et Whiteley se chargèrent des relations avec la presse. Le Professeur Carnoy constitua des dossiers formés des documents envoyés par l'O.P.B., le B.D.B. et les grands organes de propagande alliés. Le Prof. Duesberg se chargea d'analyser la presse. Victor Horta collabora pour toutes les questions d'ordre artistique. Enfin, le Major Osterrieth, attaché militaire, se chargea de la propagande par l'image.

Le B.D.B. télégraphia régulièrement des informations au Bureau. Durant le mois de décembre 1917, le B.O.I.S. fit insérer dans plusieurs journaux quatre

---

1918 dans de vastes tournées de conférences vantant l'effort militaire belge, le consul à San Francisco continua à éprouver des difficultés à s'exposer au public.

<sup>49</sup> A.E.B., P 88, Df. 100, I, Cartier à Mélot, 14 juin 1917.

<sup>50</sup> A.E.B., P 89, Df. 100, III, Van den Ven à Moncheur, 3 juillet 1917.

câblogrammes envoyés par le B.D.B.<sup>51</sup> Le B.O.I.S. s'allia les services de journalistes influents et de différents correspondants de grands syndicats de presse avant de publier plusieurs communiqués qui furent relativement bien accueillis.<sup>52</sup>

Avec l'aide du principal organe de la propagande américaine – le Committee on Public Information (C.P.I.) – le B.O.I.S. se chargea de répandre la lettre du Sénateur Magnette aux loges maçonniques allemandes dans les milieux francs-maçons et publia la traduction de la protestation des Sénateurs et Députés belges contre les déportations dans l'*Official Bulletin*. Enfin, le Bureau de Washington publia dès janvier 1918 un bulletin d'information bimensuel qui fut envoyé à plus de 350 journaux américains.<sup>53</sup>

Les quelques rares archives laissées par le B.O.I.S. ne permettent pas de se faire une idée précise de ses résultats.<sup>54</sup> Toutefois, il semble qu'il ait rapidement montré ses limites. Dès les premières semaines de 1918, l'enthousiasme des débuts fit place à une certaine amertume. Face aux moyens déployés par les puissants organes de propagande alliés et américains, le B.O.I.S. éprouvait les pires difficultés à maintenir la Belgique aux devants de la scène médiatique. De plus, en apparaissant comme les "héros canonisés" d'une tragédie dans laquelle ils ne jouaient plus aucun rôle, les Belges étaient de plus en plus souvent relégués au Panthéon d'un passé déjà lointain.<sup>55</sup>

Le principal obstacle à l'affirmation de la Belgique comme une Nation belligérante à part entière résidait dans l'ignorance totale de son effort de guerre. Pour de nombreux Américains, la résistance belge avait cessé en 1914. Henri

---

<sup>51</sup>. Plusieurs de ces câbles avaient été remis aux correspondants des agences américaines à Paris mais il semble que ceux-ci ne les avaient pas envoyés aux Etats-Unis.

<sup>52</sup>. Durant ce mois de décembre, le Service réussit à placer plusieurs articles dans le *New York Times*, le *New York Tribune*, le *New York World*, le *Hearst Magazine* et *Life*. Un article rédigé par Whiteley fut remis au grand syndicat de presse Ottis Wood qui le répandit dans tout le pays. De plus, le Bureau obtint des éditeurs des éditions dominicales du *New York Times* et du *New York Herald* ainsi que de l'Ottis Wood Syndicate la publication régulière d'articles concernant la Belgique.

<sup>53</sup>. A.E.B., P 88, Df.100, I, Cartier à Mélot, 15 janvier 1918.

<sup>54</sup>. Deux témoignages permettent de se faire une idée de ses résultats. Pierre Daye, attaché à la mission militaire belge à Washington, relata sa mission aux Etats-Unis dans un petit ouvrage paru en 1922. L'activité du B.O.I.S. y était résumée dans cette petite phrase acerbe: "La Belgique dépêchait d'excellents gens, forts savants, qui écrivaient dans un petit bureau de petites notes dont la presse ne voulait guère" (Daye, 1922, 126-127). De plus, quelques jours plus après l'Armistice, de Sadeleer se laissa aller à quelques critiques: "Les publications dans la presse du B.O.I.S. sont rares et souvent peu intéressantes. Son travail est peu en rapport avec ce qu'il coûte". Les relations exécrables qu'il entretenait avec Cartier n'en font pas un témoin privilégié. Cependant, ses observations devaient reposer sur un constat réel. (U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 45, de Sadeleer à H. Carton de Wiart, 28 novembre 1918).

<sup>55</sup>. A.E.B., P 89, Df. 100, I, Cartier à Mélot, 12 février 1918.

De Man, l'Aumônier Blommaert ou le Consul de Belgique à Chicago témoignèrent tous de cette profonde méconnaissance.<sup>56</sup> Dans toutes les couches de la société américaine, beaucoup doutaient de l'existence même de l'armée belge.

La rénovation de l'image de la Belgique devait donc impérativement passer par l'affirmation de son effort de guerre. C'est ce à quoi s'attela la Mission militaire belge à Washington.

### 3. *Le Belgian Official Pictorial Service et l'action du Major Osterrieth*

Le Major Léon Osterrieth, chef de la mission militaire belge à Washington, développa une action immense au profit de notre propagande. Au printemps 1918, il créa un organisme chargé principalement de la propagande par l'image: le Belgian Official Pictorial Service (B.O.P.S.)

Le Bureau était dirigé, sous le contrôle du Major, par un photographe américain de New York: W. Lindsay Gordon. Tous les films envoyés par l'O.P.B. y étaient étudiés, retouchés et montés. Les photographies y étaient reproduites et mises à la disposition des journaux. Le service fournissait à la presse, sur commande, des articles inédits sur l'armée belge et renseignait quiconque le désirait sur notre effort militaire. Tout cela se faisait gratuitement et le service souffrit rapidement d'un déficit chronique. De plus, il eut à affronter un autre handicap de poids. En effet, les films belges, par leur qualité médiocre et leur intérêt limité, supportaient mal la comparaison avec les grandes fresques filmées des Alliés ou les grandes reconstitutions américaines.<sup>57</sup> Pire encore, leur mise en scène déplorable avait parfois suscité l'hilarité du public.<sup>58</sup> Aussi, le B.O.P.S. éprouva très tôt les pires difficultés à leur trouver un diffuseur.

A peu de choses près, la propagande photographique souffrait des mêmes maux et seules les vues aériennes trouvèrent un accueil favorable auprès de la presse américaine.

Frustré de voir ses photos rester dans des cartons, Osterrieth décida en mars 1918 de lancer une exposition itinérante.

---

<sup>56</sup>. A.E.B., P 1700, De Man à Cartier, 14 mai 1918 - A.E.B, B 347 (Mission Blommaert), Blommaert à Hymans, 28 février 1919 - A.E.B., P 89, Df. 100, I, Moulart à Hymans, 25 avril 1918.

<sup>57</sup>. A.E.B., P 89, Df. 100,III, Rapport de Osterrieth sur la propagande par l'image aux Etats-Unis, 3 juillet 1918, pp.1-5.

<sup>58</sup>. A.E.B., P 88, Df. 100, I, Cartier à Mélot, 6 octobre 1917. Sur les services cinématographiques de l'Armée belge: M. AMARA, 1998, 32-39.

L'exposition s'ouvrit à Washington en avril 1918 avant d'être montée à Atlantic City et à New York. Elle comportait des reproductions d'affiches, des journaux résistants, des livres, des brochures et des dizaines d'originaux de caricatures publiées dans différents journaux américains.

Pour lui donner plus d'ampleur, Osterrieth décida en juin 1918 de céder l'exposition belge au gouvernement américain afin qu'il l'insère dans la grande exposition de guerre organisée par le C.P.I. Le Major conclut un contrat par lequel le C.P.I. s'engageait à donner, une fois par jour, une projection de films belges et une lecture quotidienne d'une conférence intitulée "Heroic Belgium". Tous les films furent retouchés et remontés avant d'être envoyés pour la première étape de la Grande Exposition, à San Fransisco.<sup>59</sup>

Osterrieth resta toujours discret sur le nombre de personnes qui visitèrent l'exposition belge. Le directeur de la Grande Exposition lui assura que la section belge était la plus intéressante au point de vue documentaire. En fait, cette richesse documentaire constituait plus un défaut qu'une qualité. Les autorités militaires belges éprouvaient les pires difficultés à s'approvisionner en objets venant du front. Les soldats refusaient le plus souvent de se détacher de leurs effets personnels et le transport d'objets volumineux coûtait bien trop cher pour les faibles moyens de notre propagande. Dès lors, la section belge était loin d'avoir le caractère spectaculaire qui, seul, pouvait attirer un public nombreux.

Les Américains étaient friands de ce genre de spectacle et les Alliés en avaient bien conscience. Les Français avaient transporté en Amérique de nombreux chars soigneusement recouverts de la boue de Verdun et la propagande anglaise avait réussi l'exploit de transporter à l'exposition un sous-marin allemand! Face à un tel déploiement, les documents de la section belge – tout intéressants qu'ils fussent – faisaient piètre figure. Voici ce qu'en disait un témoin au consul général à Ottawa:

"Ceux qui sont allés voir, y sont allés parce qu'ils étaient amis de la Belgique. Personne n'y est allé parce que l'exposition valait la peine qu'on se dérangeât. Cette exposition aurait pu faire quelque effet dans une petite ville où l'on n'a jamais rien vu de la guerre ni par le cinéma, ni par les journaux illustrés. Ici, l'impression était: ces pauvres Belges. On dit qu'ils s'étaient bien battus, mais comme ils sont petits, peu puissants et peu importants."<sup>60</sup>

---

<sup>59.</sup> A.E.B., P 89, Df. 100, III, Rapport de Osterrieth, op. cit, p. 8-9.

<sup>60.</sup> A.E.B., P 1675, Consul de Belgique à Ottawa à Mélot, s.d., Témoignage confidentiel d'un correspondant anonyme "qui tant par sa situation sociale que par son caractère mérite d'être entendu".



Le constat était décevant et on peut même légitimement se demander si les effets d'une telle exposition n'étaient pas contraires à ceux recherchés.

Cependant, cet échec relatif ne doit pas éclipser l'activité intarissable qui fut celle du Major Osterrieth et de Gordon durant les derniers mois de la guerre. Pendant le mois d'août 1918, le B.O.P.S. réussit à placer plusieurs photos dans trois grands journaux new yorkais et un cliché du Roi s'appêtant à traverser la Manche fut reproduit dans près de 125 journaux. Le plus beau succès fut réalisé au niveau de la propagande filmée. Grâce à un arrangement avec l'International Film Service, trois films belges furent diffusés dans près de 9.000 cinémas américains pendant trois semaines. Cela correspondait à un véritable exploit quand on connaît la valeur de ces films.<sup>61</sup>

Le Major s'occupa encore de multiples conférences avec projections. En juillet 1918, le B.O.P.S. faisait circuler huit conférences à travers tous les Etats-Unis. Chacune se rapportait à un sujet précis comme l'industrie, les campagnes africaines ou les oeuvres de secours en Belgique. La plus importante comprenait environ 250 diapositives et s'articulait autour de huit sujets parmi lesquels on peut citer: la Belgique heureuse, la famille royale, la guerre, les destructions,... Les diapositives étaient accompagnées de commentaires sur fiches permettant à quiconque le désirait de s'improviser conférencier sans véritable préparation.

#### 4. La "tournée" des Autos-Canons (mai-juin 1918)

Nous l'avons vu, un des thèmes principaux de notre propagande résidait désormais dans la description des efforts militaires de la Belgique. Au printemps 1918, le retour du corps des Autos-canons de Russie en Europe offrit une merveilleuse occasion de faire connaître l'armée belge aux Etats-Unis.

A la demande du Ministre de Belgique, le C.P.I se chargea du voyage "*to utilize this movement of troops across the United States as a means of propaganda to stimulate a wider and keener interest in the war and its issues.*"<sup>62</sup>

A leur arrivée, ces soldats étaient prêts à tout sauf à parader fièrement. Lors de la longue traversée sibérienne, des tensions étaient apparues entre soldats et officiers. Aussi, Osterrieth les soumit à un véritable interrogatoire et tenta de leur faire comprendre combien des incidents seraient catastrophiques pour l'image de l'armée et de la Belgique. Les 339 soldats et officiers prirent rapidement la mesure de l'importance de leur tâche et ne provoquèrent aucun incident. (F.Houbiers, s.d., 963)

---

<sup>61</sup>. A.E.B., P 89, Df. 100, III, Lindsay Gordon à Osterrieth, 10 septembre 1918.

<sup>62</sup>. M.R.A. (Musée royal de l'Armée), A 32/ 258, C.P.I. à Cartier, 9 mai 1918.

Les premiers contacts avec la population californienne furent extraordinaires. Ce public, contrairement à celui des grandes villes de l'Est, avait rarement l'occasion de côtoyer des soldats revenant du front. Les "Belgian Heroes" furent accueillis sur le quai du port par une foule compacte leur jetant cigarettes et chocolat.

Entre le 20 et le 28 mai, les soldats belges visitèrent huit villes.<sup>63</sup> A chaque fois, le programme fut le même: accueil par le maire et un comité de réception, parade dans la ville, cérémonies diverses et soirées de gala. Chaque matin, un sous-officier désignait les hommes chargés de répondre aux multiples invitations à dîner des notables locaux.<sup>64</sup>

La troupe défila dans les rues de New York les 30 mai et 5 juin avant de quitter les Etats-Unis le 15 juin 1918.

Cette courte tournée avait été un succès autant pour les Américains que pour les Belges. La vue de ces soldats avait échauffé l'enthousiasme guerrier des populations de l'Ouest et avait permis à l'armée belge de se faire connaître. Les soldats belges quittèrent les Etats-Unis avec un sentiment de devoir accompli, bien conscients de l'importance de leur tournée.

Malheureusement, l'expérience resta isolée. Malgré les demandes réitérées du Ministre de Belgique, et sans que l'on puisse l'expliquer autrement que par une incapacité persistante à comprendre l'utilité d'une propagande active, le G.Q.G. belge rechigna à envoyer outre-Atlantique quelques dizaines de soldats chargés de représenter l'armée. Cette absence de troupes belges aux Etats-Unis mena à des situations carrément risibles. Ainsi, le 4 juillet 1918, lors du grand défilé dans les rues de New York, la Belgique fut représentée par un camion sur lequel avait pris place une quinzaine d'hommes et de femmes issus de la communauté belgo-américaine locale. A côté des glorieux régiments alliés et auprès de populations chez qui ce genre de démonstration trouvait un écho important, cette situation fit un effet déplorable.<sup>65</sup>

Il fallut attendre la printemps 1919 pour revoir des troupes belges défiler aux Etats-Unis au profit du grand Emprunt de la Victoire.

---

<sup>63</sup>. Sacramento, le 20 mai, Salt Lake City, le 21, Cheyenne (Wyoming), le 22, Omaha (Nebraska), le 23, Des Moines (Iowa), le 24 mai, Chicago, le 25, Détroit (Michigan), le 26, Buffalo, le 27 avant l'arrivée à New York le 28 mai 1918 (M. ROGEZ, *Pages de Gloire du corps expéditionnaire belge des autos-canon-mitrailleuses en Russie*, s.l., s.d., pp. 270-276).

<sup>64</sup>. F. HOUBIERS, *Op. cit.*, p. 975 "Un tel était de corvée Van der Bilt, un tel de corvée Morgan, un tel de corvée ceci, un tel de corvée cela. On se bidonnait. Si les gens savaient."

<sup>65</sup>. A.E.B., P 1675, Consul de Belgique à Ottawa à Mélot, s.d.

## 5. Les missions belges aux Etats-Unis en 1918

Les derniers mois de la guerre virent débarquer aux Etats-Unis pas moins de cinq missions belges. En plus de deux "missions confessionnelles",<sup>66</sup> le gouvernement envoya trois officiers chargés de répandre la bonne nouvelle belge. Chaque missionnaire reçut une tâche précise. Le lieutenant Pierre Daye fut envoyé aux Etats-Unis pour entamer une propagande coloniale par le biais de brochures, d'interviews et d'une exposition de photographies. Henri de Man fut chargé de convertir les milieux ouvriers et la Major Brassel, les milieux luxembourgeois.

Ces deux missions méritent que l'on s'y attarde tant elles mettent en évidence le climat qui régnait à l'époque aux Etats-Unis et la naïveté avec laquelle était envisagée l'opinion américaine.

---

<sup>66</sup> Ces missions étaient destinées à influencer les milieux protestant, catholique et juif. *La mission Blommaert*. L'aumônier Pierre Blommaert - chef du service de l'aumônerie protestante aux Armées - fut envoyé aux Etats-unis à l'été 1918. L'initiative émanait du Dr. Mac Farland, secrétaire général du Conseil fédéral des Eglises du Christ. Cette puissante fédération des Eglises protestantes américaines finança et patronna la mission.

Blommaert donna des conférences dans à peu près 15 villes: à Buffalo, Cleveland, Toledo, Detroit, Chicago, Indiannapolis, Atlantic City et plusieurs autres villes de moindre importance. Il s'adressa à plus de 50 assemblées groupant de 50 à 2000 personnes. Il s'attacha à faire connaître l'armée belge et se fit interviewer par plusieurs revues religieuses à gros tirage. (A.E.B., B 347, *Mission Blommaert, Blommaert à Hymans*, 28 février 1919)

L'annonce de l'Armistice précipita son retour et provoqua l'annulation de sa tournée dans l'Ouest. Sur l'insistance de Mac Farland, Blommaert regagna les Etats-Unis au printemps 1919. On sait très peu de choses de ce deuxième voyage si ce n'est qu'il participa activement à la création d'une association baptisée *The Friends of Belgium*.

*La mission Carton de Wiart*. A l'occasion du jubilé du Cardinal Gibbons, primat des Etats-Unis, le gouvernement français décida d'envoyer 3 évêques à Baltimore. A l'annonce de la nouvelle, les Affaires étrangères décidèrent alors d'envoyer un représentant belge. Les appréhensions de Bassompierre à "copier si servilement ce que font les Français" ne suffirent pas à repousser la projet. En hâte, on tenta de trouver un homme capable de remplir une telle mission. Le choix du comité de propagande se porta sur Maurice Carton de Wiart. Celui-ci, trop absorbé par ses fonctions de secrétaire-trésorier de l'archevêché de Westminster et de chapelain d'un vaste hôpital de Londres rechigna à quitter l'Angleterre. Pourtant, sous l'insistance du comité, Carton quitta Londres résigné.

Arrivé à New York le 28 octobre 1918, il y rencontra de nombreux ecclésiastiques auprès desquels il plaida la cause belge. A Washington, il visita l'université et Trinity College avant de rencontrer plusieurs personnes de la haute société dont la liste avait été soigneusement rédigée par Cartier.

Après une courte visite au président Wilson, Carton s'embarqua pour une rapide tournée passant par New York, Philadelphie, Villanova et Chicago. (A.E.B., B 347, *Jubilé du Cardinal Gibbons, M. Carton de Wiart à Hymans*, 7 novembre 1918)

L'envoi d'un missionnaire auprès des milieux juifs fut annulé suite à l'Armistice.

### a. La Mission de Man

Henri de Man débarqua aux Etats-Unis en avril 1918 au sein d'une mission de 7 membres envoyée par le gouvernement pour "étudier les moyens propres à introduire en Belgique après la guerre, les méthodes de travail les mieux appropriées et l'outillage le plus perfectionné en vue d'une reconstruction immédiate de la Belgique et de sa rénovation dans le domaine industriel." (H. de Man, 1919, 4). De Man fut spécialement chargé d'étudier les aspects sociaux et ouvriers de la question. A ce titre, il se fit inviter par plusieurs organisations ouvrières, Chambres de commerce et organisations patronales.

Dès juin 1918, de Man fit part à Cartier de son désir de mener une propagande active auprès des milieux ouvriers en faveur de l'effort de guerre.<sup>67</sup> Après avoir obtenu le soutien de Samuel Gompers et après moult tergiversations budgétaires, le Ministère de la Guerre décida de le prendre financièrement à sa charge pendant cinq à six semaines, le temps pour le lieutenant de faire la démonstration à la marine américaine d'un mortier de tranchée belge qui s'était révélé être un excellent lance-bombes contre les sous-marins.

Dès ce moment, il fut envoyé dans les milieux ouvriers de l'Ouest pour prêcher les bienfaits de l'entrée en guerre.<sup>68</sup> Ce socialiste influent, volontaire de guerre, qui arborait fièrement les médailles qu'il avait gagnées dans les tranchées fit une forte impression sur ses auditeurs.<sup>69</sup> De plus, ses *win-the-war discourses* furent autant d'occasion de vanter la résistance de la classe ouvrière belge à l'occupant allemand. de Man développa de tels talents de propagandiste que le C.P.I lui proposa un emploi au sein de sa *foreign section*.<sup>70</sup> Cependant, un incident fâcheux vint ternir la fin de sa mission.

L'incident eut lieu lors d'une conférence donnée à Lake Placid, près de New York. Quelle était la teneur de ses propos? Un témoin rapporta à Cartier que de Man avait affirmé que les atrocités commises en Belgique par les Allemands avaient été largement exagérées, que le *Bryce Report* était parfois

---

<sup>67</sup>. A.E.B., B 347, Mission de Man, Note pour le cabinet, s.n. 21 juin 1918

<sup>68</sup>. En août 1918, de Man avait participé à plus de 40 meetings et s'était adressé à environ 50.000 personnes. (AMSAB, Archives de Man, Dossier 537, de Man à de Brouckère, 12 août 1918)

<sup>69</sup>. de Man exprima invariablement des arguments de ce genre: " This is not a war between nations. This is a war between democracy and autocracy, and the labor movement or the individual who refuses to make a sacrifice is not worthy of the ends to be gained. This war is to make the world safe for the people, with a government by the people and freedom for all." (*Boston Post*, 20 mai 1918)

<sup>70</sup>. Le C.P.I. projetait de l'envoyer en Europe afin d'influencer les milieux socialistes allemands et autrichiens. Au même moment, le Département fédéral du Travail lui demanda d'entreprendre une tournée de propagande dans les milieux syndicaux. (AMSAB, Archives de Man, Dossier 537, de Man à de Brouckère, 12 août 1918)

sujet à caution, que l'instruction des officiers américains était inférieure à celle de leurs camarades alliés, que les pertes subies par l'armée américaine étaient très peu importantes et que le bluff – défaut traditionnel des Américains – les empêchaient de se rendre un compte exact et réel de la situation. De plus – suprême outrage – il osa affirmer que les Allemands parmi lesquels il avait vécu n'avaient pas que des défauts, que leur musique était supérieure à toute autre, que tout bien considéré les succès de l'armée américaine ne devaient pas être surestimés et qu'enfin, les bonnes femmes qui tricotaient en l'écoutant ne devaient pas s'imaginer que leur travail était essentiel pour gagner la guerre.<sup>71</sup>

Apparemment, il n'y avait pas là matière à scandale et Cartier ne sembla pas s'en émouvoir. Il se contenta de lui conseiller d'éviter de dire dans l'avenir quoique ce soit qui puisse porter ombrage au sentiment national des Américains. Or, ceux-ci ne voulurent pas en rester là. Un haut fonctionnaire du Département d'Etat vint entretenir le Ministre de l'incident.

L'affaire prit rapidement une ampleur telle que Lansing envoya le 31 août au Havre une note dénigrant de Man.<sup>72</sup> Elle ne demandait pas explicitement son rappel mais les sous-entendus qu'elle contenait étaient assez explicites pour être compris. Dès le lendemain, Brand Whitlock se rendit au Ministère des Affaires étrangères pour informer Hymans du problème. L'entrevue porta ses fruits puisque le jour même, le Ministre demanda son rappel dans les plus brefs délais.<sup>73</sup>

Un tel déploiement diplomatique pour des propos, certes inappropriés, mais pas réellement subversifs peut sembler étrange. Or, les circonstances jouèrent contre de Man. L'assemblée de Lake Placid était composée de deux groupes, certains va-t-en-guerre, d'autres, pacifistes. Ces derniers l'applaudirent avec ferveur et c'est probablement ce qui choqua le plus les auditeurs. De plus, de tels propos, venant d'un Belge de surcroît, arrivaient à un très mauvais moment.

Les Etats-Unis étaient à l'époque balayés par un courant d'hystérie collective rarement égalé. L'*Espionage act* du 15 juin 1917 punissait de lourdes peines quiconque encourageait la déloyauté et en mai 1918, le *Sedition act* avait élargi ces peines à quiconque s'exprimait contre les emprunts, les recrutements, la Nation ou la Constitution. C'est une véritable chasse aux sorcières qui s'engagea. Des producteurs de cinéma, des pacifistes, des fermiers furent jetés en prison. Les vexations contre les Germano-Américains – dont la grande majorité

---

71. A.E.B., B 347, Mission de Man, Cartier à Hymans, 30 août 1918.

72. A.E.B., B 347, Mission de Man, Note de Lansing transmise le 31 août 1918.

73. A.E.B., B 347, Mission de Man, Hymans à de Ceuninck, 1er septembre 1918.

étaient restés loyaux à leur pays d'adoption – se répandirent et les mouvements socialistes hostiles à l'entrée en guerre furent partout vilipendés.<sup>74</sup>

Difficile de dire si de Man ignorait cette lame de fond ou s'il la provoqua par défi mais, quoi qu'il en soit, de tels propos à un tel moment lui coûtèrent cher. De Man fut interrogé par la police militaire et le lendemain par la police navale. Il fut accusé de faire de la propagande pro allemande et certaines dénonciations allèrent jusqu'à le décrire comme un espion à la solde de l'Allemagne. Le lieutenant s'obstina à prouver sa bonne foi et l'enquête s'éternisa. Finalement, le *State Department* demanda au gouvernement belge son rappel comme *Persona non grata* (De Man, 1941, 140). Il cessa de s'exprimer en public et s'embarqua de New York début novembre avant d'apprendre la nouvelle de l'Armistice au beau milieu de l'océan.

Cette mission constitue un des plus gros dérapages qu'ait connus la propagande belge durant la Première Guerre mondiale. Que de Man ait été victime de son appartenance au mouvement socialiste ou qu'il ait tout simplement choqué en tenant des propos maladroits, il fit l'erreur d'exprimer son sens critique, chose qui était devenue difficilement acceptable dans l'Amérique de cette époque. Des tabous s'étaient élevés auxquels il était devenu dangereux de se frotter. Parmi ceux-ci, l'incroyable cruauté des Allemands et les atrocités commises en Belgique occupaient une place capitale.

#### b. La mission Brassel

Cette mission constitue assurément une des initiatives les plus atypiques engagées par la propagande belge pendant la Grande Guerre. Officiellement, le Major Brassel se rendit aux Etats-Unis pour promouvoir l'action de la Croix-Rouge belge. Mais le but réel de la mission était tout autre puisque Brassel fut chargé d'influencer les Luxembourgeois d'Amérique quant au destin de leur patrie d'origine.

L'idée d'agir sur les milieux luxembourgeois des Etats-Unis apparut pour la première fois en novembre 1917.<sup>75</sup> Le projet consistait à influencer les Luxembourgeois d'Europe, les milieux dirigeants américains et l'opinion publique américaine par l'intermédiaire des Luxembourgeois de souche<sup>76</sup> installés aux Etats-Unis. Les milieux annexionnistes du Havre désiraient convertir les dirigeants des associations luxembourgeoises par le biais de bro-

---

<sup>74</sup>. Sur cette période de l'histoire des Etats-Unis, voir: H.D. PETERSON et G.C. FITE, *Opponents of War, 1917-1918*, Madison, 1957.

<sup>75</sup>. A.E.B., B1 (Luxembourg), dossier 1518, Note anonyme, 3 novembre 1917.

<sup>76</sup>. Brassel estimait leur nombre à environ 75.000.

chures, journaux et lettres et par l'envoi d'un officier luxembourgeois de l'armée belge financé par le gouvernement.

Dès son arrivée, Brassel se mit en contact avec les milieux luxembourgeois de New York. D'emblée, la déception fut grande. Les Luxembourgeois se désintéressaient totalement de la question. Déçu, le Major quitta New York au bout de quelques jours avec la conviction qu'ils ne s'engageraient jamais.

Il se rendit donc dans l'Illinois où se trouvait la plus forte colonie luxembourgeoise des Etats-Unis. Il arriva à Chicago le 19 septembre 1918. Les milieux luxembourgeois de Chicago – comme la colonie belge – se composaient en grande majorité d'ouvriers totalement ignorants des questions de politique étrangère. Pour autant, Brassel ne se laissa pas décourager et alla voir de nombreuses familles chez qui il parla du Grand-Duché, de la Belgique, de son armée... sans succès:

“Reçu les bras ouverts, on m'écoute, mais je sens que pour eux tout cela ne compte plus, c'est la gloriole américaine, c'est l'armée américaine, c'est la dernière victoire américaine, etc..., etc... Tout ce qui précède l'arrivée de l'Armée d'Amérique en France est oublié, complètement oublié.”<sup>77</sup>

Le Major obtint plus de résultats auprès des milieux intellectuels. Ceux-ci se divisaient en deux groupes. Les tenants de la politique wilsonienne, farouchement attachés au dogme de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes et les indécis. Brassel renonça rapidement à convaincre les premiers. Ceux-ci se désintéressaient totalement de leur pays et nourrissaient parfois un certain mépris pour une nation qu'il trouvait trop petite et trop étriquée. Pour eux, les Grands-Ducaux étaient libres de choisir leur destinée sans qu'ils n'interfèrent dans leur choix. Les autres se firent facilement convaincre de l'utilité d'une union accrue entre la Belgique et le Luxembourg en excluant toutefois toute idée d'annexion.

Dépit et déçu, le Major quitta Chicago le 27 septembre pour le troisième centre luxembourgeois des Etats-Unis: Dubuque (Iowa).

Indéniablement, Brassel y obtint de meilleurs résultats. Il y découvrit la même méconnaissance du problème luxembourgeois qu'à Chicago mais le petit monde d'intellectuels qui gravitait autour de la *Luxemburger Gazette* de Dubuque – fraîchement rebaptisée *Catholic Tribune* – lui fut beaucoup plus ouvert. Il réussit à les convaincre de convoquer à Chicago une réunion de tous les délégués des différentes sociétés luxembourgeoises afin qu'ils y votent une résolution réclamant l'indépendance du pays après la guerre.

---

<sup>77</sup>. AE.B., B1 (Luxembourg), dossier 1518, Brassel à Nothomb, 24 septembre 1918.

A première vue, cette revendication peut sembler étonnante mais Brassel ne professa ses théories annexionnistes qu'à de très rares reprises. Les Luxembourgeois d'Amérique ne désiraient nullement une perte de l'indépendance de leur pays d'origine au profit de qui que ce soit. Brassel se lança donc dans une propagande essentiellement défensive, destinée à les immuniser contre les sirènes d'une éventuelle propagande annexionniste française. Même s'il ne trouva jamais trace de manoeuvres françaises auprès de ces communautés, le Major était persuadé qu'elles avaient bien cours. Appuyer l'idée de l'indépendance du petit pays – sans pour autant se priver d'y voir une étape vers une union plus étroite avec la Belgique – c'était couper l'herbe sous le pied des Français et à défaut d'un engagement enthousiaste pour la Belgique, Brassel s'en contenta largement.<sup>78</sup>

Après avoir entrepris une dernière tournée dans les communautés rurales de l'Illinois, Brassel quitta les Etats-Unis en octobre 1918 non sans avoir convaincu un jeune Professeur de Dubuque de poursuivre son action après son départ.

L'erreur principale des initiateurs de la mission avait consisté en une sous-estimation flagrante de la force d'intégration du melting pot américain. L'identité nationale de ces Luxembourgeois s'était diluée dans le nationalisme américain au point que les affaires européennes leur semblaient bien lointaines. Les difficultés qu'éprouva notre propagande à mobiliser en masse les colonies belges d'Amérique s'explique probablement par le même phénomène.

Enfin, cette mission illustre à merveille les espoirs démesurés que l'on plaçait dans l'opinion américaine. Celle-ci apparaissait comme un dernier recours susceptible d'influencer profondément la politique internationale. Les événements qui suivront démontreront le caractère illusoire d'une telle conception.

---

<sup>78</sup>. Dans les derniers mois de la guerre, le gouvernement français cachait de plus en plus mal ses appétits pour le petit pays. Les promesses de Ribot en juin 1917 assurant que la France ne revendiquerait pas le Grand-Duché s'étaient éloignées. A l'automne 1918, il devenait de plus en plus évident que les mouvements luxembourgeois pro-français étaient soutenus par Paris. Pour autant, Brassel autant que Cartier ne trouvèrent jamais la preuve d'agissements français dans ces communautés. Tout au plus, le Major s'inquiéta du nombre anormalement élevé de Luxembourgeois dans les rangs des troupes françaises venues défilier aux Etats-Unis à cette époque.



## B. La cause belge aux mains de la propagande américaine

Avec l'entrée en guerre des Etats-Unis, la propagande anglaise, sans renoncer complètement à utiliser la question belge, concentra ses efforts à glorifier son propre effort de guerre. De plus, l'annonce des prêts consentis par le gouvernement américain au profit de l'alimentation de la population belge reléguèrent la C.R.B. au second plan. A première vue, ces deux éléments offraient à la Belgique les conditions idéales pour imposer une image nouvelle. Or, ce fut désormais la propagande américaine qui récupéra le cas belge.

La mission Moncheur offrit à celle-ci une occasion rêvée d'utiliser le cas belge à son profit

### 1. La Mission Moncheur (juin - septembre 1917)

Après le succès remporté par les missions anglaise et française, le Ministre des Affaires étrangères décida le 21 mai 1917 d'envoyer outre-Atlantique une mission spéciale conduite par le Baron Ludovic Moncheur. Dans l'esprit du Baron Beyens, la mission devait être discrète et courte. Or, les besoins de la propagande américaine en décidèrent autrement.

A l'origine, la mission était chargée de remettre au président une lettre autographe du Roi<sup>79</sup> et d'intéresser les Etats-Unis à la reconstruction économique et industrielle de la Belgique. Le Baron devait sonder le Président Wilson sur ses intentions quant aux termes des futurs accords de Paix et faire connaître aux principaux dirigeants américains l'étendue de l'effort militaire de la Belgique ainsi que sa volonté d'abandonner son statut de neutralité.<sup>80</sup>

Les six délégués belges débarquèrent à New-York le 16 juin 1917 avant d'être reçus à Washington deux jours plus tard. Le banquet qui fut donné à la Maison blanche en leur honneur fut l'occasion pour le Président Wilson d'informer Moncheur de son souhait de voir la mission entamer une grande tournée de propagande dans l'ouest des Etats-Unis. Dès le lendemain, le

---

<sup>79</sup>. A.E.B., B 347, (Mission Moncheur) Albert de Belgique à Wilson, 21 mai 1917. La lettre du Roi exprimait l'admiration du gouvernement belge face à l'entrée en guerre des Etats-Unis et la confiance du peuple belge dans l'esprit de justice de l'Amérique. Le but principal de la mission apparaissait dans cette phrase: *"Je suis heureux d'avoir l'occasion de réitérer à V.E. l'expression de la gratitude que lui doit notre pays et du ferme espoir que nourrit la Belgique qu'au jour des légitimes réparations auxquelles l'Amérique va si puissamment contribuer il lui sera rendu pleine et entière justice."*

<sup>80</sup>. A.E.B., B 347 (Mission Moncheur), Note du Baron Beyens au sujet de la mission à envoyer aux Etats-Unis, 20 mai 1917.

Secrétaire d'Etat insista lourdement pour que les délégués belges entament cette tournée inédite. Dans l'esprit de Lansing, seule la mission belge réunissait des sympathies assez unanimes pour échauffer un enthousiasme guerrier encore assez tiède dans les régions de l'ouest.

Les réceptions qui furent données en l'honneur de la mission belge au Sénat, le 22 juin 1917, et à la Chambre des Représentants, quatre jours plus tard, mirent en évidence toute l'ampleur du capital sympathie dont jouissait la Belgique. Du côté belge, les discours que prononça le Baron furent l'occasion d'exalter la résistance du peuple belge et de son Roi, suivant en cela les recommandations du Ministre de Belgique. Du côté américain, l'effet belge fit des merveilles. Certains Sénateurs qui s'étaient abstenus de manifester trop d'enthousiasme lors des missions alliées applaudirent le Baron avec chaleur et vinrent lui serrer la main avec cordialité.

Ces manifestations d'enthousiasme accentuèrent un peu plus la pression américaine. Pendant les quelques jours passés à Washington, le Baron reçut pas moins de 900 invitations émanant d'une multitude de Sénateurs, de municipalités et de clubs. Face à cette subite effervescence, Moncheur prit rapidement conscience que la Belgique ne pouvait se permettre d'indisposer le gouvernement américain par un refus. Se présentait là une formidable occasion de témoigner de la reconnaissance de la Belgique et de disposer favorablement les dirigeants américains à l'égard des demandes belges. Presque contraint, "*entraîné comme un fétu de paille dans un torrent*",<sup>81</sup> le Baron, accompagné du Général Leclercq et de deux officiers belges, s'embarqua le 1er juillet.

Deux wagons présidentiels furent mis à la disposition de la mission. Le Département d'Etat fournit un itinéraire, quelques collaborateurs chargés du service sténographique, de la sûreté et des contacts avec la presse et prit en charge les frais occasionnés par la tournée. En trois semaines, le train des délégués belges fit halte dans plus de vingt villes.<sup>82</sup> Le programme était sensiblement le même dans chaque localité. Chaque visite, organisée de manière à toucher le plus grand nombre possible, était invariablement composée de réceptions officielles, de parades, de banquets et de meetings populaires. Dans les villes de moindre importance, la population fut invitée à se rendre dans

---

<sup>81</sup>. A.E.B., B 347 (Mission Moncheur), Moncheur à Beyens, 23 juin 1917.

<sup>82</sup>. L'itinéraire suivi était impressionnant: Chicago (Illinois) le 2 juillet, Milwaukee et Green Bay. (Wisconsin) le 3, Saint Paul et Minneapolis (Minnesota) le 4, Butte (Montana) le 6, Spokane (Washington) le 7, Seattle (Washington) les 8 et 9, Portland (Oregon) le 10, San Francisco les 12 et 13, Los Angeles les 14 et 15, Salt Lake City (Utah) le 16, Cheyenne (Wyoming) et Denver (Colorado) le 17, Colorado Spring et Pueblo (Colorado) le 18, Topeka (Kansas) le 20, Tulsa (Oklahoma) le 21, Little Rock (Arkansas) le 22, Memphis (Tennessee) le 23, Louisville (Kentucky) et Cincinnati (Ohio) le 24, avant le retour à Washington le 25 juillet 1917.

les gares où le Baron haranguait les foules de la plate-forme de son wagon.<sup>83</sup>

Très peu de discours de Moncheur ont été conservés. Dans le long rapport qu'il adressa au Ministère des Affaires étrangères au Havre, il affirma avoir toujours essayé de mettre en valeur la résistance belge et la nécessité de se lancer le plus rapidement possible dans le relèvement économique de la Belgique. Il insista sur le fait que notre pays, en arrêtant l'armée allemande à Liège, avait sauvé non seulement la France mais le monde civilisé dans son ensemble. Enfin, il tenta de susciter toujours plus l'admiration des Américains pour le Roi.

Les trois officiers belges firent de même. Tous trois s'accordèrent sur les thèmes à aborder: les faits militaires, l'organisation de l'armée, la vie dans les tranchées, "tout ce qui par leur qualité d'activité retiennent d'avantage l'intérêt que les récits d'une passive souffrance, si héroïque soit-elle".<sup>84</sup>

Officiellement, donc, les délégués belges mirent au second plan la longue litanie du calvaire belge et évitèrent à tout prix – comme Cartier l'avait engagé à le faire – d'apparaître comme d'incorrigibles quémandeurs. Toutefois, à la lecture des principaux articles de presse consacrés à leur voyage, force est de constater l'omniprésence des traditionnels poncifs.

Soit que des consignes aient été données par la propagande américaine pour user de ces thèmes dans une région où le cas belge avait un fort retentissement, soit que la presse locale se soit contentée de reproduire les habituels clichés accolés à l'image de la Belgique, les discours californiens du Baron rappellent curieusement ceux prononcés trois ans plus tôt et illustrent toute la difficulté, pour la propagande belge, de se départir des traditionnels clichés. Les délégués prirent la parole le 12 juillet 1917 au soir à l'*Exposition Auditorium* de San Francisco. Voici comment le *San Francisco Examiner* résumait les paroles du Baron le lendemain:

"There was no attempt to conceal the fact that the Belgians are here to ask for food. Baron Moncheur told the vast assemblage that much. He visualized the bread lines in his country and told of the suffering of the people of King Albert's land. He also told of the horrors of German rule, of atrocities committed by the armies of a ruler gone mad with the desire to dominate the world. What pathos there was in every sentence that Baron Moncheur uttered! (...) When he told of famine saying "the first to suffer were the children", there came sobs from women here and there in the audience."<sup>85</sup>

---

<sup>83</sup>. A.E.B., B. 347 (Mission Moncheur), *Rapport du Baron Moncheur sur sa mission aux Etats-Unis*, 24 septembre 1917, pp. 4-5.

<sup>84</sup>. A.E.B., B. 347 (Mission Moncheur), Note pour le Ministre de la Guerre par le lieutenant-général, attaché militaire, chef de la mission militaire aux Etats-Unis, 20 juin 1917.

<sup>85</sup>. A.E.B., B. 347, (Mission Moncheur), *San Francisco Examiner*, 13 juillet 1917.

Moncheur rentra à Washington le 25 juillet pour bénéficier de quelques jours de repos avant de visiter les grandes villes de l'Est: Baltimore, Boston, Philadelphie et New York. Jamais mission étrangère n'avait suscité un tel intérêt. La tournée dans l'Ouest avait été un succès.

Au niveau de l'opinion publique,<sup>86</sup> le succès fut total pour les Etats-Unis. On fit part au Baron que les engagements volontaires avaient augmenté de 35% à San Fransisco. Difficile d'attribuer à la seule mission cette subite augmentation mais il est probable qu'elle y ait joué un certain rôle. Pour la Belgique, les résultats furent très satisfaisants puisque, pour la première fois, les deux revendications majeures de la Belgique – indépendance totale et réparations substantielles – furent mises aux devants de la scène publique. La question des réparations était sortie des petits cénacles des banquiers et des hommes politiques pour s'étaler au grand jour et il s'agissait là d'une vraie victoire. On remarquera toutefois, qu'aucune allusion aux revendications territoriales ne fut prononcée en public. Cette discrétion sera une constante jusque dans les derniers jours de la guerre.

Quoiqu'il soit, les Américains avaient réussi à transformer ce qui ne devait être qu'une simple mission diplomatique en ce que l'on qualifierait aujourd'hui de "cirque médiatique". Cela suffit à prouver la valeur qu'ils accordaient à la cause belge.

## 2. *Le Committee on Public Information et la permanence du Mythe belge*

Les Américains, en créant le Committee on Public Information, en avril 1917, s'étaient dotés de l'organe de propagande le plus efficace de la Grande Guerre. Le Comité Creel – du nom de son directeur – engagea des milliers d'artistes, publicitaires, poètes, historiens, photographes, journalistes, professeurs ou acteurs et inonda le pays de livres, pamphlets, affiches, films, magazines et journaux. A la fin de la guerre, le Comité avait publié pas moins de 100.000.000 d'exemplaires de brochures diverses expliquant aux Américains combien cette guerre était utile pour les Etats-Unis et le Monde (S.E. Morison et alii, 1980, t.II., 382). Il publia l'*Official Bulletin*, journal gratuit tiré à 120.000 exemplaires et qui était transmis à la quasi totalité de la presse américaine. Enfin, la *Speaking division* du C.P.I. compta pas moins de 75.000 conférenciers. Ces *Four Minute Men* étaient chargés de prononcer de petits discours d'environ 4 minutes dans les cinémas, les théâtres, les écoles, les églises et une multitude d'autres lieux

---

<sup>86</sup>. Sur les aspects diplomatiques de la mission, voir: M. MIKOLAJCZAC, *Le Baron Ludovic Moncheur: sa mission aux Etats-Unis en 1917 et son rôle dans les relations belgo-britanniques de 1917 à 1920*, Mémoire de licence inédit, UCL, 1997.

publics. En un peu plus d'un an, ces propagandistes tinrent plus de 750.000 discours touchant, en chiffre cumulé, 314.454.514 personnes soit trois fois la population des Etats-Unis! (A.E. Cornebise, 1984, 158)

Le C.P.I. récupéra dans une large mesure l'image de la Belgique au profit de sa propagande. Le cas belge se révéla particulièrement utile pour promouvoir les grands emprunts de guerre et les engagements volontaires.

La publicité reproduite ci-dessous illustre à merveille le premier type d'utilisation. Cette caricature de la Belgique – une petite femme frêle et triste, une larme constamment à l'oeil – illustre à elle seule l'image que véhiculait la propagande américaine.

La question belge servit encore à favoriser les engagements volontaires et à soutenir le moral des jeunes recrues. Les visites du Baron Moncheur ou de Julia Horta dans les camps d'entraînement militaires ne sont pas un hasard. A Chicago, lors d'une conférence de Julia Horta dans un de ces camps, les futurs soldats s'écrièrent en chœur: "*We, american boys, we will go overthere and keep your country free*". (J. Horta, 1957, 60)

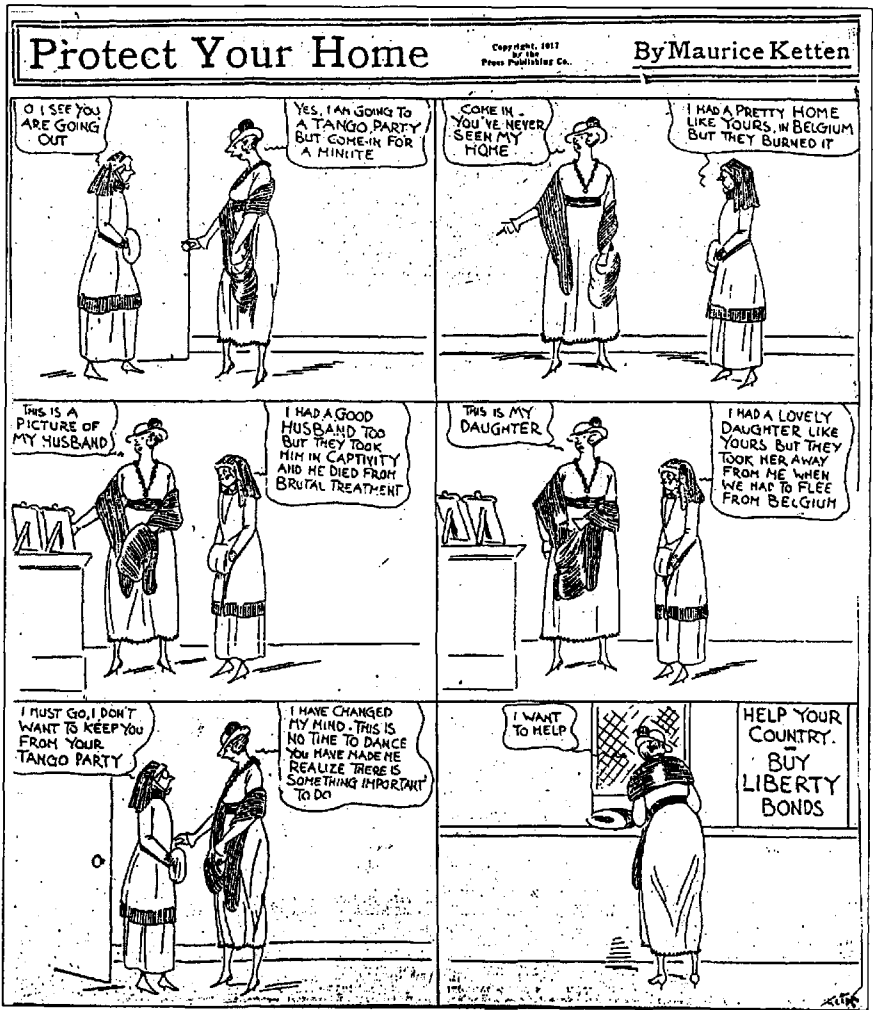
Les petits bulletins que recevaient régulièrement les *Four Minute Men* pour agrémente leurs discours véhiculaient des messages similaires. En juin 1917, le bulletin n°2 affirmait que l'emprunt de guerre était "*our answer to the invasion of Belgium*". A la question "*Pourquoi combattons-nous?*", le 11ième Bulletin recommandait de répondre: "[America is at war because of] *Belgium invaded, outraged, enslaved, impoverished Belgium*". (Cornebise, 1984, 67 et 128)

Dans le courant de 1918, les allusions constantes aux atrocités belges et leurs exagérations systématiques obligèrent George Creel à rappeler certains conférenciers à plus de modération (J.M. Sproule, 1997, 11). Ce retour en force des récits d'atrocités – sujet particulièrement efficace pour fustiger la barbarie allemande – accentua un peu plus encore cette image de victime.

Ces clichés seront tenaces et la propagande belge ne cessera plus de s'y heurter. Toutefois, il faut se garder de voir dans la propagande américaine la seule raison du maintien de ces stéréotypes. En effet, la propagande belge se révéla incapable de gérer le double langage que lui imposait la situation, à savoir apparaître à la fois comme un petit pays appauvri et soumis et comme une nation belligérante à part entière. Plusieurs éléments sont révélateurs de cette ingérable schizophrénie. Le 27 juillet 1917, peu après qu'Hoover ait annoncé publiquement que les Etats-Unis accordaient un prêt substantiel en vue de maintenir l'aide alimentaire aux Belges, Louis de Sadeleer transmit à l'*Associated Press* un long communiqué réaffirmant les privations et la famine qu'enduraient les Belges.<sup>87</sup> Le B.O.I.S. continua jusqu'à la fin de la guerre à

---

<sup>87</sup> U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 137, Télégramme de L. de Sadeleer transmis à l'A.P., 27 juillet 1917.



Publicité parue dans le *Washington Post* en octobre 1917. (A.E.B., P 88, Df. 100, I, Cartier à Mélot, 27 octobre 1917).

répandre l'idée que les Etats-Unis avaient sauvé seuls les Belges de la famine.<sup>88</sup> De tels exemples sont encore nombreux. Dès l'entrée en guerre des Etats-Unis, Suzanne Silvercruys, belle-soeur du Prof. Carnoy, sillonna une vingtaine d'Etats américains en se faisant appeler la "Little Belgian Girl" et en rabâchant sans cesse la longue litanie du martyr belge.<sup>89</sup> Affublée d'un costume qu'elle s'était fait tailler pour l'occasion, érigée en symbole vivant de la tragédie belge, Suzanne Silvercruys continua à entretenir cette pitié et à faire couler des flots de larmes sur les joues de ses auditeurs. L'image qu'elle véhiculait était très éloignée de celle que certains tentaient d'imposer mais, grâce à ce que l'on appela la "Little Belgian Atmosphere", Suzanne Silvercruys récolta plus d'un million de dollars au profit de différentes oeuvres de charité. (S. Silvercruys-Farnam, 1932, 177) De plus, elle acquit rapidement une notoriété qui lui fit ouvrir bien des portes. Dans ces conditions, on comprend mieux que Cartier en ait fait un élément essentiel de la propagande belge en Nouvelle Angleterre. A défaut de représenter une Belgique combattante, Silvercruys permettait à notre pays de se maintenir au coeur des préoccupations américaines et cela suffit probablement à convaincre le Ministre de lui accorder son soutien.

Cette utilisation délibérée de l'image féminine pour personnifier le calvaire belge constituera une constante tout au long du conflit. Ainsi, Madame Dupriez, l'épouse du professeur louvaniste, lors des grands meetings anti-déportations de l'hiver 1916-1917, joua habilement de cette image. A Indianapolis, les premières places du meeting furent occupées par de jeunes femmes belges stoïques portant de petits enfants dans leurs bras. La mise en scène était destinée à émouvoir les foules et la vue de ces femmes chassées de chez elles par la barbarie allemande provoqua l'effet désiré.<sup>90</sup>

Dans un pays où les femmes semblaient jouir de privilèges sociaux énormes, la propagande belge trouva dans la gent féminine américaine les personnes les plus aptes à s'émouvoir du long récit du calvaire belge. Auprès de celles que la société américaine avait érigées en gardiennes de certaines valeurs morales, la fonction sacrificielle que remplissait la "Poor Little Belgium" ne pouvait trouver qu'un écho favorable. A travers les femmes belges, ces mères courageuses et désintéressées soucieuses du bien-être de leur époux et de leurs enfants décrites par Charlotte Kellogg, apparaissait un idéal susceptible de mobiliser en masse les femmes des classes bourgeoises impliquées pour la plupart dans des oeuvres sociales. Couplée à la force du mythe universel de

---

<sup>88</sup> U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 139, Communiqué de Van den Ven annonçant que l'Amérique a sauvé la Belgique de la famine in *New York Times*, 9 août 1918.

<sup>89</sup> U.C.L., Papiers Louis de Sadeleer, farde 27, *Report of the Belgian Relief Committee of the Emergency aid of Pennsylvania*, Philadelphie, avril 1920, p. 27.

<sup>90</sup> A.E.B., P 1698, *Indianapolis Star* du 26 janvier 1917.

la veuve et de l'orphelin, l'image de ces femmes outragées par la brutalité américaine se confondit petit à petit avec l'image de la Belgique.

Cette totale identification est particulièrement perceptible dans le cinéma américain des années 1917-1920. Pendant ces trois années, une vingtaine de films de fiction abordèrent directement ou indirectement le cas de la Belgique. Pour la majorité d'entre eux, la Belgique n'est qu'un prétexte et n'apparaît qu'en arrière-fond. D'autres mettent en scène des Belges. Dans *Out of a clear Sky*, une comtesse belge fuit la Belgique pour échapper à un mariage forcé avec un officier allemand. *The Maid of Belgium* met en scène une famille américaine recueillant une jeune femme belge rendue amnésique par les horreurs de la guerre. Dans *The Unbeliever*, un soldat américain sauve une jeune fille belge des griffes d'un officier allemand... et les exemples de films basés sur cette thématique sont encore nombreux.

Les films<sup>91</sup> représentant la Belgique au travers de ses soldats ou de ses gloires nationales sont rares. *The Belgian* est le seul film à avoir fait d'un soldat belge le centre de son scénario et encore doit-il partager la vedette avec sa fiancée que son oncle tente de marier de force à un espion allemand. Dans ce contexte, le Roi et le Cardinal Mercier<sup>92</sup> apparaissent comme les deux seules véritables figures masculines belges. Toutefois, leur image est largement conditionnée par le mythe. Ainsi, le B.O.P.S. collabora-t-il à la réalisation d'une *war romance* de Cecil B. De Mille intitulé *Till I come to You*. Ce film représente le Roi sous les traits d'un bon prince intercédant généreusement en faveur d'un soldat américain traduit en cour martiale.<sup>93</sup> On était loin de l'image officielle mais le film représentait quelques soldats belges et cela suffit pour que le B.O.P.S. en fasse la promotion et collabore à sa réalisation.<sup>94</sup>

En mars 1918, lors des représentations new yorkaises de *The Kaiser, the Beast of Berlin*, film plaidoyer contre Guillaume II, les ouvreuses furent affublées de déguisements de paysannes belges (M.T. Isenberg, 1981, 148). En 1917, une jeune fille que rencontrait Julia Horta refusa de croire qu'elle était Belge parce qu'elle avait de trop belles fourrures! (Horta, 1957, 62)

On le voit, l'imagerie populaire avait définitivement relégué la Belgique et ses habitants au rang de victimes à un point tel qu'il devint difficile pour de nombreux Américains de concevoir un Belge autrement que pourchassé par

---

<sup>91</sup>. Sur les films cités voir: *American Film Institute Catalog of motion pictures in the United States, 1911-1920*, Los Angeles, 1988.

<sup>92</sup>. Dans *The Cross Bearer*, le Cardinal Mercier barrait l'entrée de son église aux troupes allemandes venues la dévaster.

<sup>93</sup>. Cecil B. De Mille n'avait bien sûr pas reçu l'autorisation d'utiliser l'image royale. En 1955, il s'en expliqua auprès du prince Albert. (C. DE MILLE, *Autobiography*, Londres, 1960, p. 189).

<sup>94</sup>. A.E.B., P.89, Df 100, III, Bulletin du B.O.I.S, n° 17, 3 octobre 1918.



la furie allemande. Les efforts des organismes de propagande belge pour représenter un pays résistant auront bien du mal à atténuer un mythe si puissant.

#### IV. LE TEMPS DES DÉSILLUSIONS (NOVEMBRE 1918- JUIN 1919)

L'attitude de l'opinion américaine au cours de l'année qui suivit la signature de l'Armistice mériterait à elle seule un examen approfondi. Il est bien sûr impossible de rentrer ici dans le détail. Cependant, il nous a semblé indispensable de retracer les grandes lignes de cette histoire tant elles permettent d'éclairer les lacunes de la propagande belge.

Au moment où la propagande belge devait s'exprimer avec le plus de force, le B.O.I.S. commença à souffrir de graves problèmes organisationnels. Louis de Sadeleer, Victor et Julia Horta quittèrent les Etats-Unis à la fin 1918. Osterrieth, Whiteley et Carnoy partirent pour Bruxelles dans les premiers jours de 1919. Quant à Van den Ven, il fut appelé en Europe pour participer aux négociations de paix. Il fut remplacé par Duesberg jusqu'à son départ à la mi-février 1919. A cet instant, Cartier assumait la direction du bureau jusqu'à l'arrivée du Professeur Nerinx,<sup>95</sup> le 22 mars. Or, le même professeur fut engagé par les Américains pour une tournée de conférences au profit de l'Emprunt de la Victoire, ce qui l'accapara jusqu'à l'été 1919. Il est évident que ce jeu de chaises musicales nuisit gravement à l'activité du bureau. Pire encore, le B.O.I.S. souffrit du transfert des organes de la propagande à Bruxelles. Le B.D.B. cessa ses liaisons télégraphiques en décembre et pendant plus de deux mois, le bureau ne reçut presque plus aucune nouvelle de l'O.P.B.

Le B.O.I.S. cessa de rédiger sa revue de presse au départ du Professeur Duesberg et il semble bien qu'il ait renoncé à la publication de ses bulletins d'information au même moment.

La fin des hostilités modifia les grands thèmes de la propagande belge. Désormais, ceux-ci s'articulaient autour de deux grands axes: les revendications territoriales et financières. Le temps semblait venu de récolter les fruits du climat de sympathie que l'on s'était évertué à entretenir quatre années durant.

---

<sup>95</sup> Alfred Nerinx (1872-1943). Juriste, professeur à l'université de Louvain. Bourgmestre f.f. de Louvain pendant la première occupation allemande.

## 1. Les revendications territoriales

Le B.O.I.S lança sa propagande annexionniste dans les dernières semaines d'octobre 1918. Jusqu'à cette date, le B.O.I.S. s'était toujours contenté de mettre en relief la réponse belge à la proposition de paix papale de décembre 1917. Ce texte servit pendant la dernière année de la guerre de document de référence pour nos principaux propagandistes. Il limitait les buts de guerre belges à l'intégrité territoriale de la Belgique et de sa colonie, à l'indépendance totale tant aux niveaux politique, qu'économique et militaire, à la réparation des dommages causés par l'occupant et à quelques considérations appelant à l'abrogation de la neutralité.

Peu avant l'Armistice, le Bureau réussit à placer plusieurs articles favorables aux visées annexionnistes belges dans le grande presse new yorkaise.<sup>96</sup> Début novembre, Cartier réussit à convaincre un journaliste influent du *Washington Post* qu'une grande majorité des Luxembourgeois désiraient un retour à la Belgique. De plus, il appuya la rédaction d'un petit livre écrit par une Américaine favorable à nos revendications, Ruth Putnam.<sup>97</sup>

Enfin, Cartier usa des services de Xavier Prüm. Ce professeur de mathématiques de Dubuque avait été convaincu par le Major Brassel de poursuivre son action de lobbying dans les milieux luxembourgeois après son départ. Prüm organisa son premier meeting à Dubuque, le 25 octobre puis à Chicago, le 17 novembre. Soucieux de combattre les visées françaises, quelques centaines de Luxembourgeois votèrent lors de ces deux réunions une résolution demandant au Président Wilson de tout faire pour sauvegarder l'indépendance du Grand-Duché.

En janvier 1919, Cartier lui fit écrire une petit brochure en faveur de la "solution belge" et l'incita à sillonner le Middle West pour recueillir une pétition allant dans la même sens.<sup>98</sup>

En dépit de cette action, le mouvement en faveur des revendications belges s'étiola dès après l'Armistice. Nous l'avons vu, la propagande belge fut d'abord affaiblie par le départ de nos principaux propagandistes. Mais ce

---

<sup>96.</sup> On peut citer entre autres le *New York Times* du 26 septembre ou le *New York Sun* du 19 octobre. Des journaux comme le *Philadelphia Ledger* ou le *Science Christian Monitor* affirmeront un appui franc aux options de la Belgique. Le numéro de novembre du *Scribner's Magazine* écrivait en bonne place: "Luxemburg must be added to Belgium thus freed and restored, because Luxemburg must never again become a German stepping store." (P 1700, Cartier à Hymans, 25 octobre 1918)

<sup>97.</sup> A.E.B., P 1700, Cartier à Hymans, 7 novembre 1918.

<sup>98.</sup> A l'initiative de Xavier Prüm, deux pétitions circulèrent en février et en mai 1919. Toutes deux tendaient à démontrer le soutien des Luxembourgeois d'Amérique au rapprochement entre la Belgique et le Grand-Duché et furent envoyées à la délégation américaine de la Conférence de Paix. (A.E.B., P 1701, Cartier à Hymans, 16 février 1919)

n'est pas tout. L'entrée des troupes américaines à Luxembourg, le 21 novembre, fut suivie par de nombreux correspondants américains qui, pour la première fois depuis quatre ans, donnèrent la parole à des Grand-Ducaux restés au pays. Les journalistes durent bien constater que l'immense majorité d'entre eux penchaient pour l'indépendance ou, dans une moindre mesure, pour une union avec la France mais que la Belgique était loin, très loin de susciter l'enthousiasme.

Ajoutées aux déclarations pro françaises de quelques dirigeants luxembourgeois et aux souhaits d'union avec la France exprimés lors du Coup d'Etat avorté de janvier 1919, les tentatives désespérées de la propagande belge de faire croire à une volonté du peuple luxembourgeois d'unir son destin à la Belgique échouèrent lamentablement.

La reconnaissance de la Grande Duchesse Charlotte par Bruxelles mit un terme aux revendications d'annexion et d'union personnelle. La propagande belge en appela désormais, à quelques exceptions près, à une union économique. Entre-temps, la question avait perdu tout de son intérêt pour la grande majorité des Américains et les tentatives du B.O.I.S. pour remettre la question luxembourgeoise au coeur des débats furent toutes vaines. Quelques journaux placèrent par-ci, par-là un petit article sur la question mais il n'y avait plus là de quoi influencer qui que ce soit.

L'échec fut encore plus patent au niveau des revendications territoriales à l'encontre de la Hollande. Il était impensable pour la diplomatie belge d'étaler au grand jour ses revendications sur les Pays-Bas avant la fin des hostilités. Aussi, le coup d'envoi de la campagne contre la Hollande semble avoir été donné dès novembre 1918.<sup>99</sup>

Dans ce cas, l'échec fut d'autant plus cuisant que la propagande belge eut à affronter des diplomates influents et une colonie hollandaise puissante et prospère. Plusieurs journaux comme le *Washington Post*, *The Nation* ou le *San Francisco Examiner* ne tardèrent pas à se montrer hostiles aux prétentions belges et ne cachèrent pas leur réprobation face à l'attitude de l'"ingrate Belgique".<sup>100</sup>

A la décharge de notre propagande, il faut bien avouer que les arguments hollandais étaient à peu près imparables. Premièrement, la Belgique se montrait bien ingrate vis-à-vis d'un pays qui avait accueilli des milliers de réfugiés belges pendant plus de quatre ans. Deuxièmement, ni les Zélandais, ni les Limbourgeois ne désiraient devenir Belges. Face à ces affirmations, la mise en avant des vieux traités de 1839 faisait piètre figure et les tentatives

---

<sup>99</sup>. A.E.B., P 1700, Télégramme Hymans à Cartier, 23 novembre 1918.

<sup>100</sup>. A.E.B., P 1701, Cartier à Hymans, 13 et 15 janvier 1919 et Symon (chargé d'affaires belge en l'absence de Cartier) à Hymans, 18 mars 1919.

désespérées d'invoquer un quelconque irrédentisme limbourgeois ne convainquirent personne.

En mai, Nerinx fit publier une petite brochure tirée à 3000 exemplaires exposant les revendications belges sur la Hollande.<sup>101</sup> Pour éviter une polémique frontale avec la légation des Pays-Bas, Nerinx s'abstint de signer le document. Or, les journaux refusaient d'utiliser les tracts anonymes. Le directeur du B.O.I.S. réussit à en attribuer la paternité à un Belge de New York mais, un mois plus tard, seul un journal avait reproduit des extraits de la petite brochure.<sup>102</sup>

Nerinx refusa de se laisser décourager. Il rédigea une lettre ouverte sur ces revendications territoriales et projeta de la faire signer par un nombre important de Belges de New York. Ceux-ci refusèrent de se compromettre dans l'entreprise. Finalement, il obtint la signature de l'éminent chimiste Backeland mais la lettre n'eut aucun retentissement.<sup>103</sup>

Il s'agissait là de la dernière initiative de Nerinx. Dans une lettre à Joseph Mélot quelques jours avant son départ, le Professeur, résigné, lui fit part de l'indifférence profonde et irrémédiable des Américains pour ces questions territoriales. Le 30 mai déjà Nerinx écrivait à Mélot:

"Ce public ne s'intéresse nullement aux questions territoriales. Il ne connaît rien à l'histoire ni à la géographie de l'Europe. Les territoires qui nous intéressent lui paraissent tellement minuscules qu'il est plutôt porté à hausser les épaules."<sup>104</sup>

Pour les quelques Américains qui montrèrent un quelconque intérêt pour cette question, les choses étaient simples. Tout se résumait à la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes. Il était trop évident que les Luxembourgeois autant que les Limbourgeois ne voulaient pas devenir Belges et la Belgique – toute auréolée qu'elle fût – ne réussit pas à faire penser la contraire. De plus, les Américains, au sortir de la guerre, voulurent rapidement tourner la page. Une grande majorité d'entre eux tournèrent le dos à l'Europe et se réfugièrent dans leur traditionnel isolationnisme. Dans ce contexte, les questions territoriales belges apparurent comme bien dérisoires.

Le salut de ces revendications aurait peut-être été dans le soutien public de quelque Américain d'importance mais Roosevelt était mort et les quelques

---

<sup>101</sup>. A.E.B., P 89, Df.100, I, *Brief Statement of facts in support of the claim of the left bank of the river Scheldt and the Southern part of the province of Limbourg, now brought by Belgians before the Peace Conference in Paris.*

<sup>102</sup>. A.E.B., P 89, Df.100 III, Nerinx à Mélot, 30 juillet 1919 et id. à id., 7 août 1919. Seul le *Washington Star* du 29 juillet 1919 avait utilisé cette petite brochure. Le *Heraldo de Cuba* la publia en intégralité le même jour.

<sup>103</sup>. A.E.B., P 89, Df. 100,III, Nerinx à Mélot, 3 septembre 1919.

<sup>104</sup>. A.E.B., P 89, Df. 100 III, Nerinx à Mélot, 30 mai 1919.

déclarations publiques en leur faveur n'eurent qu'un retentissement limité. Le 7 janvier 1919, lors d'une séance au Sénat, un sénateur du Dakota du Nord demanda ni plus ni moins que l'extension des frontières belges sur le Rhin afin de mettre le pays à l'abri de toute invasion future. Dans l'effervescence du moment, ces propos ne suscitèrent guère de réactions. Tout au plus dénotaient-ils d'une incompréhension profonde des enjeux européens et Cartier de constater que ces déclarations étaient dictées par une sorte de sentiment flou de sympathie mais jamais par une véritable connaissance des enjeux de la question.<sup>105</sup>

## 2. Les revendications financières

Restaient les revendications financières. Avec ses usines démantelées, ses coffres-forts vidés, ses stocks pillés et ses 800.000 chômeurs, la Belgique se trouvait dans une situation catastrophique. Dans ce contexte, la question des réparations revêtit une importance cruciale. Hymans, Vandervelde et Van den Heuvel allèrent plaider leur cause sur cette question le 29 avril 1919.

Cette journée allait montrer toutes les limites de la force d'un mythe, d'une image d'Épinal face aux dures réalités de la politique. La délégation belge dut faire face au dédain et aux menaces des grands Alliés d'hier.<sup>106</sup> On était loin, très loin de la "Poor little Belgium" outragée et courageuse de 1914. Les discussions furent âpres et menaçantes. Les Belges obtinrent finalement une priorité de 2,5 milliards de francs-or sur le premier versement, à titre de réparations, et la libération de tous les emprunts contractés auprès des Alliés en conséquence de la violation des traités de 1839. C'était en deçà de ce que la Belgique avait exigé mais la délégation belge s'en contenta. (P. Hymans, 1958, 405-409)

---

<sup>105</sup> P 1701, Cartier à Hymans, 15 janvier 1919: "A la base des opinions favorables à nos revendications qu'émettent les Américains, l'on trouve moins une étude serrée de nos griefs et une compréhension raisonnée de nos nécessités qu'un sentiment de sympathie."

<sup>106</sup> On peut légitimement se demander si dans cette question, la Belgique ne bénéficia pas, pour la seule fois, des lambeaux de son auréole. Il est très probable que les Trois Grands se seraient trouvés embarrassés par un refus belge d'adhérer au Traité pour ces questions financières. Lloyd George devait en avoir conscience puisque, lors de cette journée tragique du 29 avril, il menaçait Hymans de faire une déclaration publique affirmant que les pertes humaines belges étaient inférieures à celles de l'Australie et que, donc, ses fameux sacrifices devaient être relativisés (S. Marks, 1981, 196). Quel autre but pouvait avoir une telle déclaration que de priver la Belgique d'un certain prestige dont elle tentait vainement de tirer avantage? Hymans ne se laissa pas intimider et Lloyd George oublia sa menace mais le fait que le gouvernement anglais ait menacé de porter publiquement atteinte à l'image de la Belgique prouve qu'elle bénéficiait encore d'une certaine aura.

En fait, face à des protestations énergiques de la délégation belge au sujet de ces revendications, seule l'opinion publique américaine aurait probablement réagi. Anglais et Français étaient bien trop occupés à leur reconstruction économique pour prêter l'oreille aux "jérémiades" belges. Toutefois, ce soutien doit être relativisé.

Outre-Atlantique, la Belgique eut à souffrir de son image dès la Libération. L'entrée triomphale du Roi dans les principales villes reconquises occupa les premières pages des journaux mais le passage du mythe à la réalité fut difficile. Beaucoup de correspondants américains étaient arrivés en Belgique l'esprit empli des caricatures que la charité américaine avait véhiculées pendant des années. Peut-être s'attendaient-ils à voir défiler des Belges en haillons vivant dans les ruines fumantes de 1914? Or la crise en Belgique était bien différente. Ces correspondants décrivirent Bruxelles comme une ville gaie et active où la vie mondaine battait son plein dans les salons et les cabarets. Le contraste avec les affiches de la C.R.B. était bien trop saisissant pour ne pas choquer de nombreux Américains.<sup>107</sup>

Lors de sa tournée, au printemps 1919, Nerincx rencontra une foule de financiers. La plupart n'affichèrent pas d'a priori défavorables mais le Professeur se trouvait dans une situation inextricable:

"Une mendicité obstinée, que je comprends parce que je connais la situation en Belgique, fait ici un effet déplorable. Le public estime que nous avons suffisamment tendu la main et il n'a pas tort"<sup>108</sup>

Il était devenu quasi impossible pour le directeur du B.O.I.S. de parler des problèmes financiers de la Belgique sans susciter une incroyable lassitude. Les Américains supportaient de plus en plus mal ces demandes. Dans certaines régions, il revint aux oreilles de Duesberg que certains affichaient ouvertement leur "ras-le-bol" face aux demandes des Belges.<sup>109</sup> Cela était d'autant plus grave que beaucoup continuaient à penser que les Américains avaient nourri les Belges à eux seuls et comprenaient mal que le gouvernement se soit endetté pour des questions alimentaires.

Enfin, les effets du désengagement de l'opinion américaine se firent profondément ressentir. En février 1919, le Congrès se montra favorable à un désengagement du gouvernement dans les questions d'emprunts au profit du monde des banquiers. Ce déplacement de l'initiative publique vers le privé était révélateur d'une volonté des Etats-Unis de cesser de devenir le bailleur

---

<sup>107.</sup> A.E.B., B 347, Dossier Retour Van den Ven, Cartier à Hymans, 6 février 1919.

<sup>108.</sup> A.E.B., P.89, Df. 100, III, Nerincx à Mélot, 1<sup>er</sup> juillet 1919.

<sup>109.</sup> A.E.B., B 347, Dossier Retour Van den Ven, Cartier à Hymans, 6 février 1919.

de fonds de l'Europe (Marks, 1981, 325). Ce passage dans la sphère privée, rendirent les pressions sur l'opinion publique largement illusoires.

Cela explique pour une large part le départ de Nerinx en octobre 1919. Avec son départ se terminait la propagande belge aux Etats-Unis. Le B.O.I.S. fut transféré pendant quelques semaines sous la tutelle du Ministère des Affaires économiques avant de disparaître en décembre 1919. La défense des intérêts économiques belges fut laissé à la Guaranty Trust et au banquier J.P. Morgan de New York, nommés agent financiers de la Belgique aux Etats-Unis.

Certes, les Etats-Unis connurent lors des visites du Cardinal Mercier et du Roi Albert, à l'automne 1919, de fortes poussées de "belgophilie" mais les manifestations qui les accompagnèrent s'apparentent plus au voyage de symboles vivants d'une époque révolue qu'à une véritable propagande politique.

## CONCLUSION

Il est communément admis que la question belge fut largement récupérée par les propagandes alliées jusqu'en 1918 mais on sait moins que la Belgique développa dès 1916 une propagande parallèle tendant à sortir du statut de martyr dans lequel elle s'était laissée enfermer. En fait, les autorités belges se retrouvèrent prises au piège d'une guerre qui n'en finissait plus. A court terme, ce statut de victime de 1914 leur aurait probablement suffi à sortir grandies de cette guerre mais, après les folles boucheries de 1916, il apparut clairement que ce rôle ne permettrait plus de peser d'un poids suffisant lors des futures négociations de paix. Commencèrent alors les tentatives désespérées d'imposer au monde l'image d'un peuple vaillant, regroupé autour de son Roi et de son Armée.

Le défi résidait dans la difficile gestion d'une double image de victime et de résistant. Le cas français prouve que la conciliation des deux éléments était possible. Dans l'opinion publique américaine, la France réussit à apparaître à la fois comme la victime du militarisme allemand et comme une Nation courageuse sacrifiant sa jeunesse au nom de la Liberté. Dans le cas belge, ce double discours ne réussit jamais à s'imposer. Les raisons de cet échec sont nombreuses. Parmi celles-ci, le caractère vital que représentait la charité pour la Belgique apparaît comme essentielle. Pour beaucoup, le salut de la Belgique passait par cette action humanitaire et ses deux principaux ressorts: la pitié et l'émotion. Jusqu'en 1918, soit qu'ils n'aient pas pris conscience du caractère négatif de ces clichés, soit qu'ils aient délibérément privilégié l'action humanitaire, la majorité des propagandistes belges sacrifièrent l'image de la Belgique sur l'autel de la charité. Beaucoup ne réussirent d'ailleurs jamais à concevoir une propagande belge autre qu'humanitaire.

A cela s'ajoutèrent d'autres raisons. La Belgique souffrit de la méconnaissance dont elle faisait l'objet aux Etats-Unis. Cette ignorance devint rapidement un terreau fertile à l'éclosion d'une vision caricaturale de notre pays. De plus, la puissante machine de propagande anglaise, relayée par la propagande américaine, donna au mythe des fondations solides qui en firent un roc contre lequel il devint quasi impossible de lutter. La propagande allemande en fit d'ailleurs les frais.

Enfin, la propagande belge souffrit d'un cruel manque de moyens. Cette fragilité financière est particulièrement perceptible au niveau des organes de la propagande du Havre mais elle fit sentir ses effets jusqu'aux Etats-Unis. Exposer quelques objets anodins alors qu'au même moment Anglais et Français faisaient étalage de toute leur puissance militaire découlait directement de ce manque d'argent. En outre, l'incompréhensible refus du G.Q.G. belge d'envoyer outre-Atlantique quelques dizaines de soldats chargés de représenter l'armée belge contribua à reléguer notre effort de guerre au rang de l'anecdote.

De plus, la Belgique, contrairement aux autres pays, ne put s'appuyer sur un réseau d'émigrés puissant et capable de porter la bonne parole belge dans le monde. Trop peu nombreux ou trop peu intéressés par la question, ils furent d'un faible recours pour notre propagande. Leur inactivité dans le mouvement anti déportations ou leur refus de collaborer à la propagande annexionniste du Professeur Nerinx n'en constitue que deux exemples parmi d'autres. En outre, l'absence de tout contrôle belge sur les moyens de communication de masse modernes plaça notre propagande dans une position d'infériorité dès les premiers mois de la guerre.

A la décharge de notre propagande, il faut bien admettre que le statut de pays occupé de la Belgique et la nature de ses revendications faisaient partie intégrante des multiples handicaps auxquels elle dut faire face. Il était bien sûr malaisé de dresser l'image fidèle d'un pays largement coupé du monde. De plus, certaines revendications étaient bien difficiles à exposer publiquement avant les dernières semaines de la guerre, à un moment où il était illusoire d'influencer profondément l'opinion internationale. La Belgique ne pouvait pas affirmer ses revendications sur les Pays-Bas, pays qui accueillait plusieurs milliers de réfugiés belges ou sur le Luxembourg, petit Etat souverain victime de l'invasion allemande. Quant à ses revendications plus consensuelles - abandon du statut de neutralité et réparations économiques et financières - la Belgique se heurta de front aux sentiments isolationnistes qui submergèrent l'opinion américaine dans l'immédiat après-guerre. En outre, après plus de quatre ans de bons et loyaux services, le mythe s'émietta lentement. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Quatre ans de pitié et de pleurs provoquèrent un réel écoeurément des Américains. Enfin, le capital sympathie de la Belgique, fondé essentiellement sur l'émotion et l'apitoiement, ne résista guère aux dures réalités de la politique. Ceux-là mêmes qui avaient façonné



le mythe belge n'hésitèrent pas à menacer de le briser sur l'autel des réparations.

Le rôle de la Belgique dans le lent effritement de l'isolationnisme américain est indéniable. La question belge devint si aiguë qu'elle provoqua les premières failles dans la neutralité américaine. Quelques semaines après l'invasion, Roosevelt critiqua la politique du Président en lui reprochant de ne pas avoir ouvertement protesté contre la violation de la neutralité belge. A ce moment, l'ancien Président prêchait encore dans un désert mais, petit à petit, la question belge poussa les Américains dans les bras alliés. Ainsi, la réprobation née des déportations constitua une étape importante dans la longue route qui mena à la guerre.

Notons enfin que la propagande belge – plus que les propagandes alliées – fut d'avantage l'affaire d'hommes et de femmes actifs et courageux que de gigantesques machines de propagande. A cet égard, il faut souligner le rôle de ces femmes qui, conscientes de leur aura et de leur force de persuasion, n'hésitèrent pas à se placer au-devant du public pour répandre la bonne parole belge.

L'étude de notre propagande offre un autre éclairage sur l'histoire de la Belgique pendant la Première Guerre mondiale et dans l'immédiat après-guerre. Cependant, pour être complète, cette histoire ne peut s'envisager sans un regard global posé sur des questions aussi essentielles que l'émigration belge ou le mouvement humanitaire sans précédent que suscita la Belgique, autant de pistes encore largement inexplorées qui mériteront d'être étudiées pour mieux comprendre cette période troublée de notre histoire.

---

## ABRÉVIATIONS

---

AEB : Archives du Ministère des Affaires étrangères, Bruxelles

AGR: Archives générales du Royaume, Bruxelles

AMSAB: Archief en Museum van de Socialistische Arbeidersbeweging, Antwerpen

MRA: Musée Royal de l'Armée, Bruxelles

UCL : Archives de l'Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

AMARA (M.), *La propagande belge durant la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Mémoire de licence inédit, ULB, 1998.

*American Film Institute Catalog of motion pictures in the United States, 1911-1920*, Los Angeles, 1988.

BASS (H.J.) (ed. by), *America's entry into World War I, submarines sentiment or security*, New-York, 1966.

BROCK (P.), *Pacifism in the United States from the colonial era to the First World War*, Princeton, 1968.

CALMES (C.), *Le Luxembourg au centre de l'annexionnisme belge, 1914-1919*, Luxembourg, 1976.

CAMPBELL (C.W.), *Reel America and World War I, A comprehensive Filmography and History of Motion Pictures in the United States, 1914-1920*, Jefferson-Londres, 1985.

CARLIER (C.) et PEDRONCINI (G.) (s.dir.), *Les Etats-Unis et la Première Guerre Mondiale (1917-1918)*, Paris, 1992.

CLAEYS-VAN HAEGENDOREN (M.), *Hendrik de Man. Een Biografie*, Anvers-Utrecht, 1972.

COFFMAN (F.), *The War to End All Wars: The American Military Experience in World War I*, New-York, 1968.

COOLSAET (R.), *Histoire de la Politique étrangère belge*, Bruxelles, 1988.

CORNEBISE (A.E.), *War as advertised. The Four Minute Men and America's Crusade, 1917-1918*, Philadelphie, 1984.

CROZIER (E.), *American Reporters on the Western Front, 1914-1918*, New York, 1959.

DAVIGNON (H.), *La Belgique et l'Allemagne*, Paris, 1916.

DAYE (P.), *Sam ou le voyage de l'optimiste Amérique*, Paris, 1922.

DE MAN (H.), *Après Coup*, Bruxelles, 1941.

DE MAN (H.), *Au Pays du taylorisme*, Bruxelles, 1919.

DE MILLE (C.B.), *Autobiography*, Londres, 1960.

DEPOORTERE (R.), *La question des réparations allemandes dans la politique étrangère de la Belgique après la Première Guerre mondiale. 1919-1925*, Académie royale de Belgique, 1997.

DOS PASSOS (J.), *La guerre de Monsieur Wilson; l'intervention américaine dans la Première Guerre mondiale*, Paris, 1971.

DUMOULIN (M.), "La propagande belge dans les pays neutres au début la Première Guerre mondiale (août 1914-février 1915)" in *Revue belge d'Histoire militaire*, XXII, 1977, pp. 246-259.

DUROSELLE (J.-B.), *De Wilson à Roosevelt. La politique étrangère des Etats-Unis (1913-1945)*, Paris, 1960.

ELLUL (J.), *Histoire de la Propagande*, Paris, 1967.

ELSNER (L.), "Belgische Zwangsarbeiter in Deutschland während des Ersten Weltkrieges" in *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, XXIV, 1976, pp. 1256-1267.

EVANS (S.M.), *Les Américaines: histoire des femmes aux Etats-Unis*, Paris, 1991.

GAY (G.I.) et FISHER (H.H.), *Public Relations of the Commission for Relief in Belgium, Documents*, Stanford, 1929, 2 t.

GAY (G.I.) et FISHER (H.H.), *Guerres et propagande ou comment armer les esprits*, Catalogue de l'exposition organisée à Bruxelles (passage 44), Bruxelles, 1983.

HASTE (C.), *Keep the home fires burning. Propaganda in the First World War*, Londres, 1977.

HORTA (J.), *Pour la Belgique. Souvenirs vécus, 1914-1918*, Bruxelles, 1957.

- HOUBIERS (F.), *Un tour du monde mouvementé. L'équipée des auto-mitrailleuses blindées belges avec l'armée russe*, s.l., s.d.
- HYMANS (P.), *Mémoires*, Bruxelles, 1958, 2 t.
- JACKALL (R.) (ed. by), *Propaganda*, Londres, 1995.
- ISENBERG (M.T.), *War on films. The American Cinema and World War I, 1914-1918*, Londres-Toronto, 1981.
- KELLOGG (C.), *Women of Belgium. Turning Tragedy to Triumph*, New York-Londres, 1917.
- KENNEDY (D.M.), *Over Here: The First World War and American Society*, New York, 1980.
- KURGAN (G.) et SPELKENS (E.), *Two studies on emigration through Antwerp to the New World*, Bruxelles, 1976.
- LARSON (C.) et MOCK (J.R.), "The lost files of the Creel Committee of 1917-1919" in *Public Opinion Quarterly*, vol. 3, 1939, pp. 5-29.
- LASSWELL (H.D.), *Propaganda Technique in the World War*, New York, 1927 (édition revue, Cambridge-Londres, 1971).
- LINK (A.S.), *Wilson. Campaigns for Progressivism and Peace, 1916-1917*, Princeton, 1965.
- LUTZ (R.H.), "Studies of World War Propaganda 1914-1933" in *Journal of modern History*, 5 (1933), pp. 496-516.
- MARKS (S.), *Innocent abroad: Belgium at the Paris Peace Conference of 1919*, Chapel Hill, 1981.
- MAY (E.R.), *The World War and American isolation, 1914-1917*, Cambridge, 1959.
- MILLIS (W.), *Road to War: America, 1914-1917*, Boston, 1935.
- MORISON (S.E.), COMMAGER (H.S.), LEUCHTENBERGER (W.E.), *The Growth of the american Republic*, 7 ième édition, New York, 1980.
- NOUAILHAT (J.-Y.), *France et Etats-Unis, août 1914-avril 1917*, Paris, 1979.
- O'KEEFE (K.J.), *A Thousand deadlines. The New York city press and american neutrality, 1914-1917*, La Haye, 1972.
- PALO (M.), *The diplomacy of belgian war aims during the First World War*, University of Illinois, 1978.
- PASSELECQ (F.), *Déportation et travail forcé des ouvriers et de la population civile de Belgique occupée (1916-1918)*, Paris, 1927.
- PAXSON (F.L.), *American democracy and the World War*, (3 vol.), New-York, 1966.
- PETERSON (H.C.), *Propaganda for War. The campaign against American neutrality, 1914-1917*, Norman, 1939.
- PETERSON (H.C.) and FITE (G.C.), *Opponents of war, 1917-1918*, Madison, 1957.
- Proceedings of meeting to protest against deportation of Belgian civilians into servitude in Germany, January 7th 1917*, Philadelphie, 1917.
- READ (J.M.), *Atrocity propaganda 1914-1919*, New Haven, 1941.
- ROUQUETTE (L.), *La propagande germanique aux Etats-Unis*, Paris, 1916.
- SANDERS (M.L.), "Wellington House and British propaganda during the First World War" in *The Historical Journal*, XVIII, 1, 1975, pp. 119-146.
- SANDERS (M.) and TAYLOR (P.M.), *British propaganda during the First World War*, Londres, 1982.
- SEYMOUR (C.), *American diplomacy during the world war*, Hamden, 1964.
- SILVERCRUYS-FARNAM (S.), *Suzanne of Belgium. The story of a modern girl*, New York, 1932.
- SLOSSON (P.W.), *The Great Crusade and after, 1914-1918*, New York, 1931.
- SMITH (D.M.) (introd. by), *American intervention in 1917: sentiment, self interest or ideals*, Boston, 1966.
- SPROULE (J.M.), *Propaganda and democracy. The american experience of Media and Mass*

*Persuasion*, Cambridge, 1997.

SQUIRES (J.D.), *British Propaganda at Home and in the United States from 1914 to 1917*, Cambridge, 1935.

STENGERS (J.), *Emigration et immigration en Belgique au XIXème et au XXème siècles*, Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, Bruxelles, 1978.

TASSIER (S.), *La Belgique et l'entrée en guerre des Etats-Unis, 1914-1917*, Bruxelles, 1951.

THIRY (O.) et (M.), *Soldat belge à l'armée russe. Récit de campagne d'une auto blindée belge en Galicie*, Bruxelles, 1919.

TOYNBEE (A.J.), *The Belgians deportations with a statement by Viscount Bryce*, Londres, 1916.

VANDERVELDE (L.), *Monarchs and Millionaires*, Londres, 1925.

VAN ZUYLEN (P.), *Les Mains libres. Politique extérieure de la Belgique, 1914-1940*, Paris-Bruelles, 1950.

WILLEQUET (J.), "La violation de la neutralité belge en 1914. Réflexions nouvelles" in *RBPH*, 2, 1963, pp. 487-499.

WILSON (T.), "Lord Bryce's Investigation into Alleged German Atrocities in Belgium 1914-1915" in *Journal of contemporary History*, 14 (1979), pp. 369-383.

# De Belgische propaganda en het beeld van België in de Verenigde Staten tijdens de Eerste Wereldoorlog

MICHAËL AMARA

---

## SAMENVATTING

---

In dit artikel wordt getracht aan de hand van het Amerikaanse geval de werking van de Belgische propaganda en de weerslag hiervan op het beeld van België tijdens de Eerste Wereldoorlog in het buitenland, bloot te leggen. Deze benadering laat toe de eigenaardigheden van de Belgische propaganda in het licht te stellen en toont aan hoe de Belgische kwestie op grote schaal werd uitgebraut. De verspreiding van het beeld van België als een verpletterd land diende de Duitse houding in een kwaad daglicht te stellen en de vrijgevigheid van het Amerikaanse volk op te wekken. Beide doelstellingen, die waren vooropgesteld door de propaganda van de geallieerden en door de humanitaire actievoerders uit de kring van de *Commission for Relief in Belgium*, droegen ertoe bij het stereotiepe beeld van 'Poor Little Belgium' onder de Amerikanen te verspreiden.

Aanvankelijk geloofden de Belgische autoriteiten dat deze mythe hen de Amerikaanse steun bij de opeising van ruime herstelbetalingen zou waarborgen, eenmaal de oorlog voorbij zou zijn. Maar al gauw werden ook de nadelen van dit beeld duidelijk en bleek het moeilijk om zich van het imago te ontdoen. In het artikel wordt nagegaan hoe de Belgische propaganda het nieuwe beeld van het 'klein maar moedig België' bij de Amerikaanse publieke opinie trachtte te introduceren.

Dit nieuwe discours, dat door Julia Horta vanaf 1916 werd gevoerd, werd levensnoodzakelijk zodra de Verenigde Staten in de oorlog waren gestapt. Allerlei vernieuwende initiatieven werden ontplooid om het nieuwe beeld ingang te doen vinden: de oprichting van de persbureaus, inrichting van tentoonstellingen en militaire optochten, het naar Amerika afvaardigen van getalenteerde sprekers zoals Hendrik de Man enz. Maar al deze ondernemingen botsten frontaal met de clichés die de machtige Amerikaanse propagandamachine verspreidde. De Belgische campagne slaagde er niet in het land tegelijk als een van de belangrijkste slachtoffers van het Duitse militarisme én als een moedige, oorlogvoerende natie voor te stellen. Dit verklaart waarom de Belgische eisen op zo weinig steun van de Amerikaanse publieke opinie konden rekenen. De Belgische betrachtingen vonden maar weinig gehoor bij het Amerikaanse publiek wegens het gebrek aan middelen aan de kant van de Belgen, een groeiende onverschilligheid bij de Amerikanen, en het ontbreken van een invloedrijke Belgisch-Amerikaanse bevolkingsgroep.

## Belgian propaganda and the image of Belgium in the United States during the First World War

MICHAËL AMARA

---

### SUMMARY

---

This article focuses on the workings and impact of Belgian propaganda in the United States during the First World War. It sheds light on the peculiarities of the propaganda and shows how the Belgian question was exploited. The stereotypical image of Belgium as a molested country, as 'Poor Little Belgium', was meant to discredit Germany and inspire the generosity of the American public. Both aims concurred with those of the allied forces and the Commission for relief in Belgium.

Initially Belgian authorities believed that this myth would gain them American support for considerable recovery payments after the war. But the image proved counterproductive and was very difficult to shed. Subsequently, Belgian propaganda tried to introduce the 'small but courageous Belgium' in American public opinion. This new discourse became ever so important once America had entered the war. Several initiatives supported the new policy: press agencies, exhibitions, military parades, public speeches by the likes of Hendrik De Man, etc. All these endeavours conflicted with the powerful American propaganda machine: in the eyes of Americans Belgium was the defenceless victim of German militarism and not a courageous warring nation. This explains why Belgian demands had so little support in American public opinion. Adding to this, were the shortage of resources, the growing indifference of Americans and the lack of an influential Belgian-American population in the US.